184 23 AVRIL 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

PREMIÈRE VAGUE DE CHALEUR CANICULAIRE SUR LA FRANCE

Trente-deux degrés à l'ombre !... Depuis soixante ans les Parisiens n'avaient enregistré pareille température à cette époque de l'année. Aussi, sur les champs de courses, les marchands de glaces et de limonade eurent la grande vedette et furent les gagnants certains de ces deux journées hippiques.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction: TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950		2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900		4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

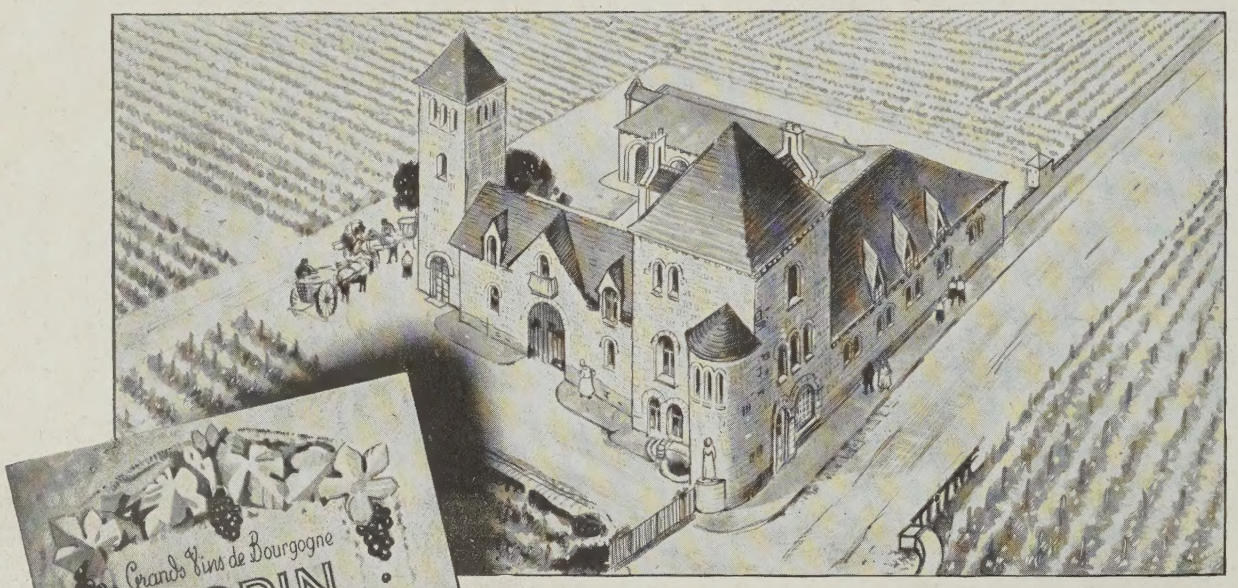
		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LES « DÉBINEURS »

— Pour un type d'avant-garde, c'est plutôt pompier !... Elle n'est même pas cubique, sa colombe !

— Oui. Il est devenu « coco » !

LES FROMAGES LIBÉRÉS

LE CAMEMBERT. — Et désormais ma devise sera : « Marché libre et marcher libre ! »

VACANCES DE PAQUES

— Comment ! tu t'arrêtes, mon chéri ?... Mais il y a un magnifique point de vue au sommet !...

— Oui, mon adorée, mais si tu veux bien nous allons le contempler sur cette carte-postale !

TOUT INDIQUÉ

— Et maintenant que vous revenez satisfait d'Amérique, quels sont vos projets, monsieur le ministre ?

— Partir en vacances de pacte !

UN BELLIQUEUX

L'AMI. — Qu'est-ce qui t'arrive, mon pauvre vieux ?

— Heu... rien... c'est ma femme qui insistait pour que j'aille au Congrès des partisans de la paix !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 184 23 AVRIL 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

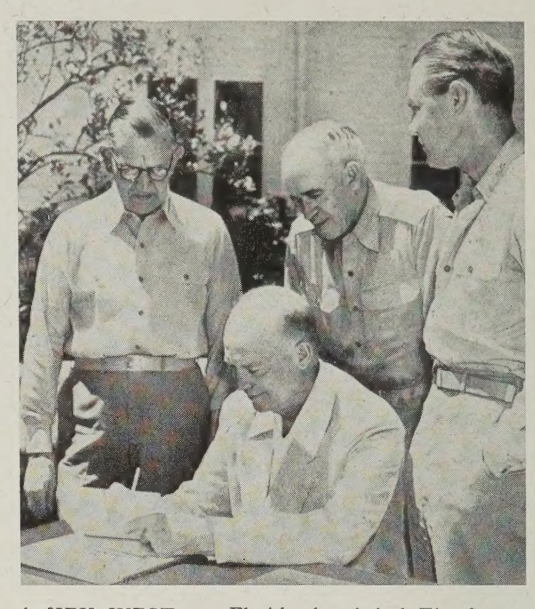
S. A. R. LA PRINCESSE JOSÉPHINE-CHARLOTTE A BRUXELLES

Pour la première fois depuis que la famille royale a quitté la Belgique, la princesse Joséphine-Charlotte, fille du roi Léopold III et de la regrettée reine Astrid, est revenue à Bruxelles, où elle réside chez sa grand-mère, la reine Elisabeth, veuve d'Albert Ier, le roi-chevalier. Durant ses déplacements, la jeune princesse a été l'objet d'ovations enthousiastes de la part de la population belge. Phot. N. Y. Times.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

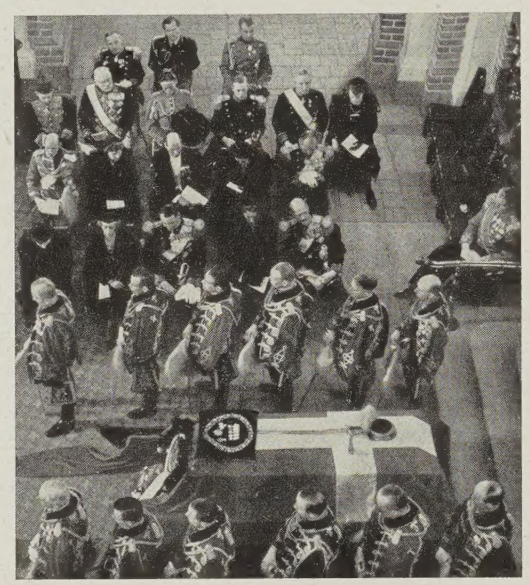
A DAX, l'évêque, M^gr^ Mathieu, s'est rendu sous le chapiteau du Zoo Circus, de passage dans la ville, pour donner la bénédiction épiscopale à ce cirque dont la principale attraction est constituée par ses fauves.

AU VATICAN, S. E. Aranjo Velez, doyen des diplomates accrédités, remet au souverain pontife un volume contenant les félicitations du corps diplomatique à l'occasion du jubilé sacerdotal de S. S. Pie XII.



A KEY WEST, en Floride, le général Eisenhower, président du comité des chefs d'état-major des U.S.A., confère avec les trois chefs: amiral L. E. Denfeld, général O. Bradley (armée) et général Vandenberg (air).

A PARIS, au cours d'une cérémonie, M. J. Dupraz, secrétaire d'Etat à la Marine, a remis la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur à l'amiral Jaujard, conseiller naval à l'état-major occidental.



A COPENHAGUE, les funérailles du prince Harlsd, oncle du roi Frédéric IX, se sont déroulées en présence de la famille royale dans la basilique de Roskilde, le « Saint-Denis » des rois de Danemark.

A NICE, la princesse Sibylle de Suède, épouse du prince Gustave-Adolphe, fils du prince héritier, s'entretient avec le comte John Hamilton, compagnon de voyage du roi Gustave V auquel elle a rendu visite.

EN GRECE, les prêtres de l'Eglise orthodoxe participent en soutane et armés de fusils, aux côtés des troupes régulières, à la lutte contre les insurgés communistes qui ont repris l'offensive aux monts Grammos.

A HELSINKI, le président du Conseil, M. Fagerholm, parlant à la foule pour l'anniversaire du pacte finno-russe, déclare que la Finlande n'enverra pas de troupes combattre avec l'armée soviétique en cas de conflit.

A ROME, une confrérie de pénitents en cagoule, portant des croix de bois et accompagnés du cardinal Micara (au centre) ont commémoré le vendredi saint par le chemin de croix du Christ au Golgotha.

LE STATUT DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

par ROGER CÉRÉ

Les « recommandations de Londres » du 2 juin 1948, que les Alliés occidentaux avaient acceptées comme bases de l'organisation de l'Allemagne de l'Ouest, ont été suivies presque à la lettre et ont abouti à l'établissement d'un système « constitutionnel » assez difficile à définir du point de vue juridique, mais qui a le mérite d'exister et de sortir l'Allemagne d'une situation dans laquelle il eût été dangereux de la maintenir. Depuis juin 1948 les Etats occidentaux n'ont cessé de s'opposer sur toutes les questions du programme qu'ils avaient dressé, et ce désaccord spectaculaire inspirait aux Allemands confiance dans une politique d'indépendance en même temps qu'il n'était pas pour déplaire aux Soviétiques.

La conclusion du pacte de l'Atlantique vient mettre un terme à cette situation au moment même où sont inaugurées les conditions d'une politique nouvelle : un statut de l'Allemagne de l'Ouest ne pouvait être conçu que si les Alliés étaient d'accord sur la place qu'un Etat allemand devait prendre dans l'Union atlantique. Cet accord étant réalisé, c'est à un compromis entre la souveraineté et le contrôle interallié que l'on vient d'aboutir.

L'analyse en est relativement simple, le fonctionnement en sera facilité pour autant.

Il y aura dans l'Etat allemand deux domaines de souveraineté : un *national*, dont les Allemands auront la jouissance et qui comprend toute l'administration locale et régionale ainsi que les prérogatives gouvernementales. Mais c'est ici qu'intervient une souveraineté *internationale* pour limiter ces prérogatives dans certains domaines : militarisation, industries de guerre, politique étrangère. L'intervention des Alliés cesse donc d'être active pour se limiter à un contrôle dont les modalités ont été réglementées. Le texte fondamental du statut de l'Allemagne est le suivant : « L'autorité allemande sera libre d'agir dans les affaires administratives et législatives si elle n'encourt pas le veto des autorités alliées. » Ceci implique la disparition du gouvernement militaire. Quant au veto il prendra deux formes : il sera suspensif pour une durée de trente jours et sera pris à la majorité simple, ou bien il sera définitif dans des conditions qui ne sont pas encore précisées. Il semble que sur ce point il reste encore quelques divergences de vues qui portent sur les questions de fond qui pourraient motiver le veto d'un seule puissance : retrait de troupes d'occupation, réarmement, par exemple.

En somme le statut de l'Allemagne occidentale prendra le caractère d'un traité entre les Etats occupants et le gouvernement allemand qui sera institué par la constitution que les parlementaires réunis à Bonn sont en train d'établir. Car il manque encore à l'organisation de l'Allemagne de l'Ouest la pièce maîtresse : sa Constitution. La situation est bien changée du fait de l'accord signé à Washington ; les délégués de l'Assemblée de Bonn n'ont plus aucune raison de tergiverser, ils ne peuvent plus jouer sur les oppositions. Aussi bien la coalition des sociaux démocrates et des démocrates chrétiens (les deux grands partis allemands) contre les gouverneurs militaires n'a plus de raison d'être, il est dans l'ordre des choses qu'elle s'affaiblisse au point de permettre une adhésion des Allemands au régime qu'on leur propose. C'est l'opinion exprimée avec beaucoup de nuances par le président du parlement de Bonn, le docteur Konrad Adenauer. Le docteur Schumacher, président du parti social démocrate, n'est pas très éloigné de prendre la même attitude : son intransigeance est loin d'être violente, elle n'apparaît plus que dans les formules. Au demeurant les Allemands se rendent fort bien compte du cadeau qu'on vient de leur faire, et, quelles que soient leurs protestations, ils sont bien disposés à en profiter.

L'expérience qui commence n'est pas sans risques : elle exige pour sa réussite que l'accord des puissances signataires du pacte de l'Atlantique se maintienne et plus encore que la politique du pacte soit poursuivie avec volonté et sans relâche. Car le pacte permet un départ nouveau : il offre le règlement du problème allemand par l'intégration de l'économie allemande dans l'O. E. C. E. et de l'Etat allemand dans la Fédération européenne en voie de formation. Ces projets peuvent être mis dès demain à l'étude et par conséquent devenir réalité.

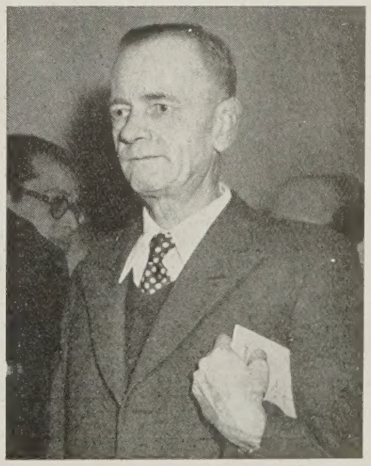
Résumons-nous : une fois la constitution allemande votée, qui doit conserver les Etats allemands et les unir par un gouvernement fédéral, il restera auprès du nouveau gouvernement allemand une commission de contrôle interalliée nantie de pouvoirs définis et armée d'un veto suspensif ou définitif. La commission de sécurité créée en décembre dernier continuera d'exercer sa mission. Il est bien évident que l'Allemagne restera occupée : il ne peut être question d'une évacuation militaire. Et de ce fait les trois zones de l'Ouest existeront encore.

Dans ces conditions la vie politique en Allemagne ne manquera pas de se développer ; l'avenir seul nous dira dans quelle voie elle se dirigera. Mais auparavant c'est l'activité économique de l'Allemagne qui en bénéficiera : déjà la production atteint dans certains secteurs des pourcentages voisins de ceux d'autrefois, les prix allemands sont très bas par rapport à ceux des pays voisins et la monnaie allemande est « dure ». A Zurich le deutsche mark atteint des cours impressionnants. Quel sera le poids de cette économie de masse dans l'Europe chancelante ? La question mérite d'être posée et spécialement à nos alliés. Le statut de l'Allemagne est incontestablement un succès de la politique des U. S. A., comme le pacte de l'Atlantique en est le fondement. La collaboration de la France peut donner à cette politique européenne toute sa signification : elle mérite d'être bien précisée afin que le pays entier lui apporte son adhésion en pleine connaissance de cause. Il ne peut y avoir de politique française en Allemagne que celle qui unit le pays tout entier.

ACCORD DE MM. ACHESON, BEVIN ET SCHUMAN SUR LE NOUVEAU STATUT.

« UN GRAND PAS EN AVANT », DÉCLARE LE LEADER K. ADENAUER.

LE Dr C. SCHMID, ANIMATEUR DE LA CONSTITUTION DE BONN.



M. SCHUMACHER A ACCEPTÉ LE PACTE AVEC BEAUCOUP DE RÉSERVE.

RÉCEMMENT LE MARÉCHAL TITO A CONDAMNÉ A LA FOIS LE KOMINFORM ET LES PUISSANCES DE L'OUEST.

ENTRE L'U. R. S. S. ET L'OCCIDENT

LA YOUGOSLAVIE S'ISOLE

PARCE que Moscou et la Kominform ont condamné les déviations « nationalistes » de la Yougoslavie et de son dictateur on semble se faire sur cette république « démocratique » bien des illusions. D'aucuns croient volontiers que le maréchal Tito va se tourner vers l'Occident et accueillir à bras ouverts les représentants de la Maison Blanche et de Downing Street. C'est là un jugement bien sommaire et au moins téméraire. Ce dont on est sûr, c'est que Tito s'éloigne de Moscou mais qu'il ne se rapproche pas pour autant de l'Occident. Son régime est et demeure communiste.

Comment d'ailleurs pourrait-il faire quelque concession à l'idéal démocratique tel que nous le concevons sans s'aliéner la confiance et l'attachement de ses troupes ? Il ne saurait non plus offrir à Moscou une totale soumission sans qu'aussitôt sa personnalité disparût de l'horizon politique. Le Kominform tient en réserve des noyaux politiques antititistes prêts à se transporter à Belgrade pour y former un nouveau gouvernement aux ordres du Kominform.

Derrière le rideau de fer que le marxisme leniniste a abaissé de Trieste à Stettin les déviations de l'idéologie ne peuvent donc s'opérer que dans le sens d'un nationalisme exacerbé. En somme le drame collectif de la Yougoslavie, qui défend son indépendance militaire, politique et idéologique, s'apparente au drame individuel du « zéro et de l'infini ».

Aussi les spéculations que de nombreux commentateurs et observateurs de l'Occident fondent sur une évolution de la Yougoslavie vers une véritable démocratie sont-elles démesurées et ne correspondent en rien à la réalité. Il est vain d'espérer placer dans le corps vif de la Yougoslavie un coin avec lequel on ferait sauter l'édifice des démocraties populaires.

Le Français moyen pose au journaliste qui revient de Belgrade une multitude de questions :

« Mais pourquoi les Yougoslaves, qui dans le passé ont donné tant d'exemples de courage, ne se dressent-ils pas contre la dictature qui les oppresse ? Pourquoi supportent-ils tant de misères ? Comment peuvent-ils accepter cette éclipse totale de leurs libertés ? »

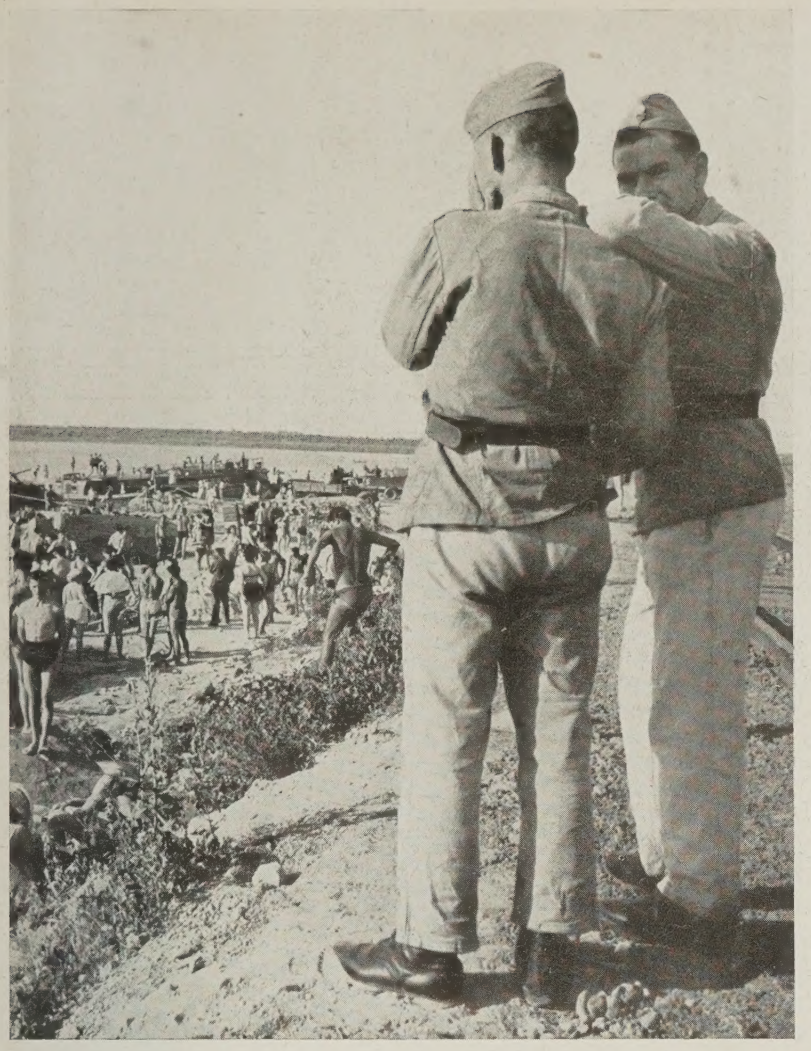
La réponse est simple et vaut pour tous les pays situés derrière le rideau de fer : la police politique et intérieure tient le pays enserré dans un véritable étau. Il n'est pas possible qu'un homme puisse agir ou même exprimer son opinion sans qu'aussitôt son activité soit repérée.

A Belgrade la police règne en maîtresse aussi bien dans la rue que dans les immeubles, groupés en secteurs à la tête desquels des concierges

IL EXISTE A BUDAPEST UNE JEUNESSE PRIVILÉGIÉE ET QUI MÈNE GRAND TRAIN : C'EST CELLE DES MILITANTS CHARGÉS DE CATÉCHISER LES OUVRIERS D'USINES ET DE FOURNIR EN DIALECTICIENS TOUS LES MEETINGS POPULAIRES.

QUAND LE GOUVERNEMENT VEUT PROPAGER PARMI LES POPULATIONS SES MOTS D'ORDRE OU SES PLANS, DES SLOGANS SONT PEINTS SUR D'IMMENSES PANNEAUX AFFICHÉS LE LONG DES MURS.

A TERAZIA, L'ARTÈRE PRINCIPALE DE LA CAPITALE YOUGOSLAVE, LE PARTI COMMUNISTE A INSTALLÉ DES TABLES SUR LESQUELLES S'ÉTALENT DES BROCHURES DE PROPAGANDE ET DE LITTÉRATURE. CES PETITES LIBRAIRIES EN PLEIN VENT SONT TENUES PAR DES SURVIVANTS DE LA GUERRE DES PARTISANS.



Dès l'age de quatorze ans les jeunes sont embrigadés dans des équipes de travailleurs volontaires puis plus tard dans l'armée yougoslave, qui est l'une des plus fortes et des plus aguerries des Balkans.

Devant les palais de l'ancien régime, aux façades classiques, que le maréchal Tito a fait reconstruire, les paysans, insensibles a la révolution qui a secoué le pays, conservent leurs traditions ancestrales.

Un marché typiquement balkanique ou la vie moderne cotoie sans aucun équilibre l'antique représentation paysanne qui vient offrir en ville, dans un désordre pittoresque, quelques fruits et légumes.

policiers exercent leurs pouvoirs. Il y en a un par maison. A 22 heures les portes sont fermées. Personne ne peut entrer sans donner son nom. Si pendant la journée un étranger au secteur d'immeubles surgit, aussitôt il est suivi. S'il rend visite à des amis qu'il a connus avant la guerre, ces amis le supplient de quitter aussitôt l'immeuble et de ne plus jamais y remettre les pieds. Chacun croit voir en son voisin, en son ami, parfois même en son propre frère un provocateur ou un indicateur de police.

La délation d'ailleurs est lucrative. Si, par exemple, dans un rapport un ennemi du peuple est dénoncé, son auteur reçoit certains bons qui lui permettront de s'acheter une pièce de tissu, une paire de chaussures, une marmite, etc., à 60 % au-dessous des prix libres. Ainsi la Yougoslavie vit derrière un véritable rempart de rapports policiers.

Quarante-trois étudiants de l'Université de Belgrade viennent d'être arrêtés. Une centaine d'autres ne peuvent plus suivre les cours faute de moyens, car leur bourse d'études leur a été retirée. Les premiers ont disparu sans laisser de trace : ils étaient accusés d'avoir entretenu avec Moscou ou ses satellites des relations politiques qui mettaient le régime titiste en danger. Les seconds appartiennent à la catégorie des tièdes et se situent dans cette zone indéfinie où l'opportunisme sert d'argument politique.

Or dans la Yougoslavie marxiste d'aujourd'hui — et ceci est la condition essentielle du maintien de son régime politique — il n'y a de place que pour les purs marxistes obéissants, endoctrinés, fanatiques dans leur confiance, incapables de discuter les directives que le parti communiste élabore pour eux.

Quand les éditions d'Etat qui éditent *Borba*, le journal le plus important du pays, publient des rapports doctrinaires de Kidritch, le cerveau le plus lucide des théoriciens yougoslaves, la jeunesse s'en empare et les diffuse dans les milieux les plus divers. Les instructions données à coups de slogans par Djilas connaissent le même sort. Les étudiants ont des servitudes. Il leur faut chaque jour se rendre dans les chantiers de jeunesse, dans les écoles de perfectionnement, dans les meetings syndicaux en vue d'y répandre les théories marxistes. Qui se dérobe à cette tâche est considéré comme élément douteux. Tôt ou tard le ministre de la police secrète, Rankovitch, en fera sa proie. Aux suspects il offre la prison; aux tièdes, le travail obligatoire au sein d'une brigade dite volontaire, qui construit avec cent soixante-dix mille jeunes gens et jeunes filles l'autostrade Belgrade-Zagreb ou qui, avec vingt mille jeunes travailleurs, édifie la cité administrative de Novi-Beograd, coincée entre la Save et le Danube du côté de Zemun.

Chaque dimanche, a midi, les femmes apportent aux prisonniers enfermés dans des camps de concentration des provisions qu'un gardien examine. D'autres s'efforcent de savoir ce qu'est devenu un être cher.

C'est grâce à la police yougoslave, la mieux organisée du monde car elle tient du machiavélisme des vizirs ottomans, du souvenir de l'O. Z. N. A. et de la science machiavélique de la N. K. V. D. soviétique, que le maréchal Tito peut résister à la pression de Moscou et aux offres de l'Occident.

Par la Bulgarie, entre autres, le Kominform envoie en Yougoslavie des agitateurs. Ceux-ci prennent aussitôt contact avec les quelques rares rebelles, anciens collaborateurs de Mikhaïlovitch, qui tiennent encore le maquis. La grande centrale communiste espère créer ainsi des foyers d'agitation qui désorganiseront la vie nationale au moment opportun. Par l'Autriche et Trieste l'Occident envoie en Yougoslavie des agents secrets qui créent avec d'anciens Oustachis des chaînes de renseignements. Le récent procès de Zagreb, qui s'est terminé par la condamnation à mort d'une quarantaine d'agents, prouve que les infiltrations sont quotidiennes.

Pourtant, malgré ces attaques qui enserrent la Yougoslavie, le maréchal Tito résiste et tient le pays. Il a pour lui sa personnalité, une armée de six cent mille hommes, une jeunesse fanatisée, la police, un front populaire de sept millions et demi d'adhérents et un profond mépris de la vie humaine.

Mais combien de temps pourra-t-il s'opposer aux entreprises du Kominform ou au prestige du dollar ?

Ami Dajoie.

Aux fouilles royales d'Hélouan une centaine d'ouvriers ont travaillé de longs mois pour mettre au jour les ruines d'un couvent copte.

PROMENADES EN ÉGYPTE (*)

par notre envoyée spéciale LOUISE WEISS

Le désert des environs d'Hélouan ne devait pas apporter à la civilisation que des enseignements tirés des tombes préhistoriques et archaïques. En fouillant le site M. Zaky Saad mettait également au jour les fondations d'un couvent copte composé de soixante-six chambres, d'une piscine et d'un petit jardin. Les Egyptiens avaient été parmi les premiers peuples à adopter le christianisme. D'après la tradition saint Marc, consacré depuis premier chef de l'Eglise d'Egypte, aurait évangélisé Alexandrie, alors capitale du pays et centre de la culture hellénistique. La nouvelle doctrine ne tarda pas à se propager dans la vallée du Nil. La dénomination de *copte* qui s'applique aujourd'hui aux chrétiens d'Egypte vient d'un mot grec signifiant précisément *Egyptien*. La langue copte elle-même n'est autre que l'ancienne langue égyptienne telle qu'on la parlait aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Malgré les persécutions dont les Coptes furent l'objet au cours des âges ils subsistèrent et sont encore près de deux millions aujourd'hui, soit de rite catholique, soit de rite orthodoxe. Leurs moines vivent dans une extrême pauvreté. Maints de leurs couvents s'élèvent en bordure du désert. Les plus célèbres sont ceux du Ouadi-Natroun, situés entre Le Caire et Alexandrie. On comprend, en les visitant, les cénobites et les anachorètes du temps jadis, et Paphnuce tourmenté par le souvenir de Thaïs, la belle courtisane couronnée de violettes pâles « dont chaque fleur — a dit Anatole France — rappelait en une teinte affaiblie la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effacés et les yeux des fleurs étincelantes ».

« Les antiquités coptes sont d'une grande importance ; elles forment le trait d'union entre l'art égyptien aux époques pharaonique et gréco-romaine, d'une part, et l'art musulman, d'autre part », me dit M. Togo Mina, l'éminent directeur du musée copte que je visitai en revenant d'Hélouan au Caire.

Le musée avait été construit sur l'emplacement de l'ancienne Babylone d'Egypte, ainsi dénommée à cause des esclaves d'origine babylonienne qui y avaient été envoyés par les pharaons après de victorieuses expéditions en Asie. Cette Babylone devint une importante forteresse gréco-romaine, qui par la suite servit d'enceinte et de soubassements à de nombreux édifices chrétiens. L'histoire de l'art copte se divise en deux grandes périodes. Du IV^e^ au X^e^ siècle domine l'influence hellénistique et byzantine. A partir du X^e^ siècle l'influence islamique prévaut. Le musée copte du Vieux-Caire s'enrichit continuellement d'objets précieux. Non seulement M. Togo Mina, mais M. Sami Gabra, le directeur de l'Institut égyptien d'archéologie, l'heureux fouilleur de la nécropole d'Hermopolis, apportent tous leurs soins à le compléter. Il ne faut pas oublier que c'est l'ancienne langue copte, conservée par l'Eglise d'Egypte, qui permit à Champollion de déchiffrer par traduction et comparaisons phonétiques la signification des hiéroglyphes. Aujourd'hui peu de Coptes connaissent encore leur langue. Outre le grec et le copte, l'arabe s'emploie pour les offices sacrés.

LE CAIRE, GRANDE MÉTROPOLE DE L'ISLAM

Rien n'est plus émouvant, après avoir passé de la préhistoire aux premières dynasties et des pharaons à l'époque gréco-romaine, puis à l'ère chrétienne, de se retrouver, en peu d'instants, au centre de l'une des plus grandes métropoles de l'Islam. L'aspect musulman du Caire est inoubliable. Partout des coupoles, des minarets. Les mosquées s'élèvent sur les places, se cachent au fond des bazars, s'accrochent aux pentes de la citadelle. Là-haut, sur les terre-pleins mêmes de cette citadelle, dômes et pinacles étincellent. J'ai vu, à l'heure de la prière, le négoce s'interrompre dans les boutiques. Le commerçant se déchausse et se prosterne sur son petit tapis. Les muezzins chantent. A leur turban vert se reconnaissent les fidèles qui ont accompli le voyage de La Mecque. Ce pèlerinage leur tient tellement au cœur que nombre d'entre eux n'hésitent pas à en retracer les étapes sur les murs de leur maison. Ils en sont fiers. Ils en ressassent les incidents. Le passant est obligé de s'arrêter devant la peinture de leurs exploits gauchement racontés.

Au clair de lune les tombeaux des khalifes et des mamelouks construits en bordure de la cité des Morts prennent un aspect fantastique. Ce sont des

(*) Voir *France-Illustration* du 9 avril.

monuments de toute beauté, évoquant par leurs colonnes volontairement brisées, leurs marbres et leurs vitraux le faste des conquérants d'origine soit turque, soit circassienne qui régnèrent sur l'Egypte du XIII[e] au XVI[e] siècle. L'éclat du ciel nocturne farde les pierres. Hanté de djinns, le Mokattam — désert montagneux qui domine la rive droite du Nil et enserre les vieux quartiers de la cité — terrorise les vivants. Des bêlements de chèvres réveillent les échos. Des chiens errent dans l'ombre. Khalifes et mamelouks dorment de leur dernier sommeil dans leurs mosquées en ruine. Mais ils ne sont point les seuls à reposer là. La cité des Morts appartient à tous. Des milliers de familles contemporaines y ont construit des demeures d'éternité pour leurs parents défunts. Elles y viennent, chargées de fleurs et de vivres, comme les Egyptiens des vieux temps dans les antichambres de leurs mastabas, tenir compagnie à leurs bien-aimés disparus. La tradition des nécropoles chères aux pharaons s'est perpétuée ainsi jusqu'à nos jours. Conservés par la sécheresse des sables des millions d'êtres humains reposent donc dans les déserts qui commencent à la lisière des derniers brins d'herbe nés des eaux du Nil.

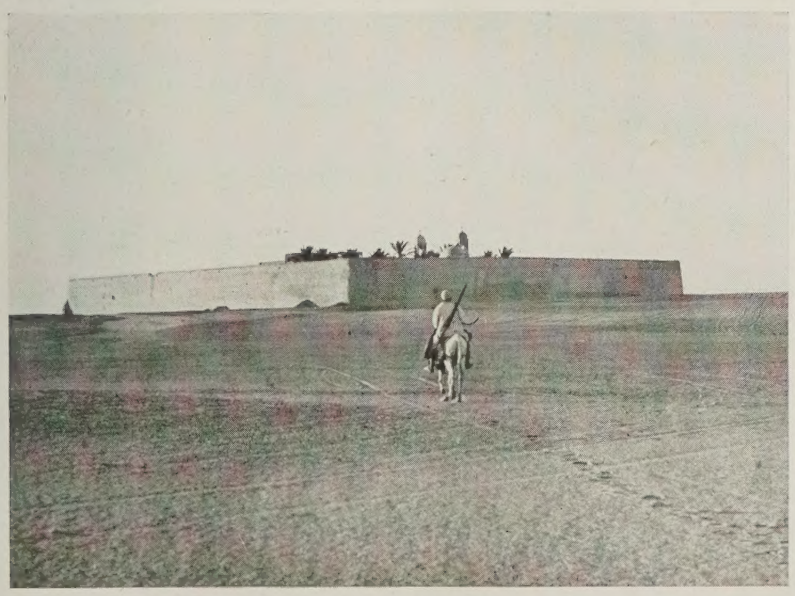
Et non seulement des hommes et des femmes, mais des animaux. Les bœufs Apis étaient ensevelis dans le Serapeum du plateau de Saqqarah. A Hermopolis M. Sami Gabra a trouvé des milliers de tombes d'ibis. Voisine de la ville moderne de Zagazig, dans le Delta, l'ancienne Bubaste comportait une nécropole pour les chats. Hérodote raconte que de toutes les provinces de l'empire les Egyptiens apportaient des chats embaumés pour les ensevelir à l'ombre du sanctuaire de la déesse Bast, à laquelle ils étaient consacrés. Inhumés dans des caveaux spéciaux ou bien déposés en terre tantôt dans des boîtes de métal, tantôt dans de petits cercueils en bois, ces millions de matous reposaient au milieu d'une quantité prodigieuse de statuettes en bronze, en marbre, en terre cuite représentant soit la déesse, soit eux-mêmes.

Mais revenons au Caire. Non seulement au clair de lune, mais par un printanier soleil, j'ai parcouru les rues désertes de sa cité des Morts. Parfois une maison s'animait. C'était une famille qui continuait de vivre avec celui qu'elle ne voulait pas encore laisser à la solitude. On entendait des pleurs. On devinait des ripailles. Je me suis laissé dire que plus d'un riche musulman figurait à l'annuaire du téléphone pour le numéro de son domicile privé, celui de ses bureaux, celui de son club et aussi le numéro de sa maison dans le quartier des Morts. Pourquoi non ? Cette familiarité en appelait à des fibres secrètes. Elle répondait à une tradition millénaire. J'étais disposée à la comprendre.

AU COUVENT DES BICKTACHIS

Je gravis les pentes du Mokattam. Je croyais à un désert. O miracle ! Suspendu aux roches, lové en de naturelles cavernes, un monastère musulman avait surgi. C'est qu'une source avait jailli d'une fente entre les pierres. De petits vergers fleurissaient ; chaque motte de terre avait été transportée à

CE PANNEAU EN BOIS SCULPTÉ DATANT DU VI[e] SIÈCLE REPRÉSENTE JÉSUS AU MOMENT OU, QUITTANT L'HUMBLE DEMEURE DE BÉTHANIE, IL VA ENTRER DANS JÉRUSALEM, ACCUEILLI PAR LA FOULE ENTHOUSIASTE QUI SORT DES PORTES DE LA CITÉ EN AGITANT DES PALMES. (Phot. communiquée par le musée copte du Vieux-Caire).



UN VIEUX COUVENT COPTE DU OUADI-NATROUM, NON LOIN D'ALEXANDRIE.

UN PÈLERINAGE A LA MECQUE : FRESQUE D'UNE MAISON DU VIEUX-CAIRE.

dos d'homme. La vue embrassait les mille dômes et flèches. Au premier plan se déroulaient les murailles dont les tours restaient gravées des noms des généraux de Bonaparte. Sur une esplanade les élèves de l'Ecole de cavalerie se livraient à leurs exercices. Tous de même robe, leurs chevaux étaient magnifiques. Puis les bâtiments de la citadelle fondée au XII[e] siècle par Saladin s'élançaient dans l'air léger. Présent de Louis-Philippe, roi des Français, à Méhémet Ali, alors le puissant maître de l'Egypte, l'horloge encastrée dans la petite tour qui faisait face à la mosquée sonnait l'heure pour le monde musulman.

Je visitai le monastère, un des plus célèbres de l'Orient et connu au Caire sous le nom familier de couvent des Bicktachis. D'après son supérieur, le Baba Ahmed Sirry, les Bicktachis constituaient une secte de sept millions de fidèles disséminés dans le monde entier, y compris l'Amérique. Depuis 1925 nombre d'institutions religieuses ayant été supprimées par Mustapha Kémal, il n'existait plus de Bicktachis, du moins officiellement, en Turquie. Leur nombre restait élevé en Albanie.

La tradition voulait qu'un saint, Sayed el-Megawry, fût arrivé de Turquie au Caire, il y a plus de six cents ans, en compagnie d'une quarantaine de derviches ayant tous un œil recouvert d'un bandeau. Le délégué du chef religieux de l'époque, Sayed el-Eini, qui, lui, était aveugle, les reçut. Quand il apprit que les pèlerins avaient un œil protégé par une pièce d'étoffe il en demanda la raison.

« Sachant que tu étais aveugle, lui répondit el-Megawry, nous pensions qu'il n'était pas bienséant de nous présenter à toi en profitant de nos deux yeux. »

L'aveugle fut si touché par cet acte de délicatesse qu'il leur permit de s'établir au Caire.

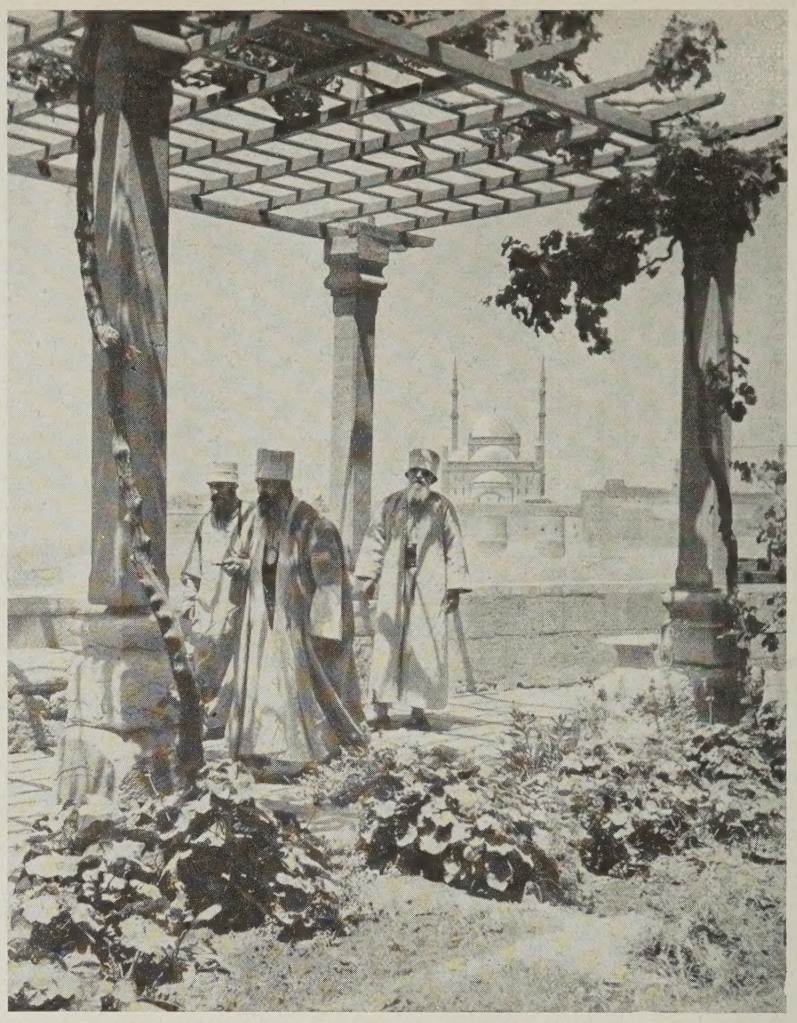
Ahmed Sirry était d'une courtoisie et d'une finesse extrêmes. Guidée par un moine, je visitai le monastère, ses cuisines accueillantes aux pauvres, ses chambres réservées aux hôtes de marque. Au fond d'une grotte naturelle pénétrant très avant sous la montagne une foule pieuse se prosternait devant le tombeau d'el-Megawry.

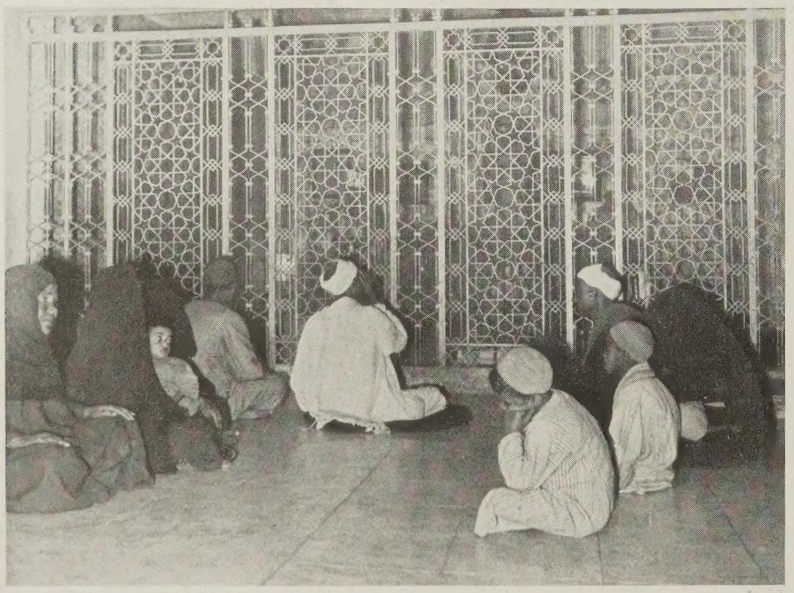
EL-AZHAR, CENTRE DE CULTURE CORANIQUE

Je m'accordai une semaine pour visiter le musée arabe et les mosquées du Caire. Sous la direction de M. Gaston Wiet, dont les travaux font autorité, le musée venait de s'enrichir d'une collection de tapis anciens, tous plus riches, plus moelleux, plus décoratifs les uns que les autres. J'y vis une sorte de compendium de la faune et de la flore de l'Orient, comme un abrégé de son imagination et de ses désirs. Gaston Wiet me conseilla d'étudier l'enseignement donné à El-Azhar, la célèbre université fondée au X[e] siècle (an 359 de l'hégire) pour la connaissance et la propagation de la foi coranique. Elle n'avait cessé de s'agrandir, centre spirituel et pédagogique fréquenté aujourd'hui par les musulmans du monde entier. Le recteur d'El-Azhar est le chef de toutes les notabilités religieuses de l'Egypte musulmane. Il est choisi par le roi parmi le corps des grands ulémas. Continuant l'intérêt que lui témoignait son père, le roi Fouad, le jeune roi Farouk ne cesse de combler de ses dons la vieille université.

Plus de dix mille étudiants la fréquentent régulièrement. J'y fus introduite par un docteur en Sorbonne, le cheikh Draz, lui-même éminent azhariste. S'il avait retiré grand bienfait du libéralisme et de l'objectivité de la pédagogie française, le cheikh Draz restait profondément attaché à l'esprit doctrinal qui animait les maîtres coraniques. J'assistai aux récitations des enfants assis autour de leurs maîtres, adossés chacun à un pilier de la mosquée. Je vis des étudiants de notre Afrique du Nord, d'Arabie, des Indes, de Chine, de Malaisie suivre des commentaires de plus en plus ardus de la parole du prophète. La mémoire, les syllogismes, les interprétations traditionnelles, la forme jouaient un rôle capital dans la présentation de ces commentaires. Voici peu de temps encore l'enseignement d'El-Azhar ne comportait ni limites de durée ni sanctions. Bienheureuse liberté ! Mais, nécessité moderne, il commençait à se transformer. Les programmes se précisaient en s'amplifiant. Les étudiants étaient astreints à conquérir des diplômes dans un temps donné. Des classes s'étaient construites comportant des chaises, des tables, des éléments de laboratoire. Un enseignement comparé s'instituait — nouveauté primordiale dans un monde où le dire de Mahomet demeure la loi. Je constatai le dynamisme qui entraînait la vénérable institution vers des horizons dont les anciens que je saluais n'eussent pas osé rêver.

(A suivre.)





DE HAUT EN BAS : DU MONASTÈRE DES BICKTACHIS, FONDÉ IL Y A SIX CENTS ANS PAR EL-MEGAWRY, ON APERÇOIT AU LOIN LA CITADELLE DU CAIRE.

DANS SON SALON, TAILLÉ A MÊME LE ROC DU MOKATTAM, LE « BABA » DU MONASTÈRE, AHMED SIRRY, ENTOURÉ DES PRÉSENTS QUE LUI ENVOIENT LES FIDÈLES, REÇOIT LES VISITEURS EN FUMANT SON NARGHILÉ.

CI-CONTRE : DEVANT LE TOMBEAU D'EL MEGRAWY, AU MONASTÈRE, DES FEMMES VOILÉES, ESPÉRANT LA GUÉRISON DE LEUR STÉRILITÉ, ÉCOUTENT, MÊLÉES AUX FIDÈLES, LES LITANIES QUE RÉCITE UN VIEUX CHEIKH AVEUGLE.

FUTUR ROI...

A L'AGE de vingt semaines, S. A. Charles d'Angleterre, prince d'Edimbourg, duc de Cornouailles, duc de Rothesay, baron de Renfrew et duc des Iles en Ecosse, a subi une épreuve qui se renouvellera souvent tout au long de sa vie princière et plus encore le jour lointain où il assumera la lourde charge de la couronne britannique : le supplice de l'objectif. Devant le photographe officiel qui opérait dans les appartements privés de S. A. R. la princesse Elizabeth et du duc d'Edimbourg au palais de Buckingham, le petit prince a fait montre d'une patience modèle ; il a pourtant mis un brin de malice à dissimuler ses traits derrière son jouet favori, un lapin en peluche, comme les aiment en général tous les bébés de son âge.

Né le 14 novembre 1948, baptisé le 15 décembre, le prince Charles, avec ses 16 livres 3 onces, ses yeux bleus et ses cheveux clairs, est un sujet permanent d'émerveillement pour sa jeune maman, la princesse Elizabeth, dont les vingt-trois ans ont été fêtés à Buckingham Palace le 21 avril.

FREDERIC CHOPIN
HABITA CETTE MAISON
de 1842 à 1849

Dans cette demeure du square d'Orléans, rue Taitbout, Chopin vécut ses dernières années créatrices, tandis que George Sand habitait le rez-de-chaussée voisin.

Ce daguerréotype de L.-A. Besson nous offre une des dernières images du grand musicien, avec son masque fatigué et douloureux, quelques mois avant sa mort.

CHOPIN à Paris

Chopin, mort il y aura cent ans le 17 octobre prochain à 2 heures du matin, a habité Paris près de la moitié de sa vie. « Il a passé parmi nous comme un fantôme », disait Liszt. Mais comme ce fantôme fut aimé et l'est encore ! « Cher bon Chopin... », lui écrivait Delacroix, qui ne gaspillait pas sa tendresse. « Il était pur comme une larme », disait un autre. Son œuvre étonne encore les délicats et les hardis par ses raffinements et par ses audaces ; et les enfants qui écorchent les *Nocturnes* et les *Mazurkas* — les mazurkas, qui sont plus difficiles à traduire que tout le reste pour les Français, et il s'en plaignait lui-même — lui vouent une bonne volonté éperdue. Les jeunes filles peuvent jouer mal : elles rêvent bien !

Un des bienfaits de cette musique est de lier des âmes de tous les pays, celles des riches et des pauvres. Quand le roi et la reine d'Angleterre vinrent, en 1938, à Paris l'Opéra leur présenta le ballet où défilent quelques morceaux populaires de Chopin. J'y étais. Et quand on arriva à la plus massacrée des valses, en *ré* bémol, sur laquelle on a inventé une absurde histoire de petit chien courant après sa queue, je vis sur le bord de la loge la petite main gantée de blanc de la reine pianoter les mesures tournantes et, avec passages du pouce, filer jusqu'au *si* bémol... Bien d'autres mains de chez nous, et des mains aussi de diplomates étrangers, et de belles invitées, nord, sud et transocéan, remuaient sans doute au même instant, parallèlement. Ce n'est pas la faute de Chopin si tous les humains ne s'entendent pas...

Ce nostalgique, ce fantôme, Paris le vit, tel Mignon « regrettant sa patrie ». Personne alors ne savait qu'il fût à demi Français, puisque son père Nicolas, Lorrain pur, fils d'un charron et de Marguerite Deflère, est né à Marainville, tout près de la colline de Sion, le 15 avril 1771... L'ignorance, au moins apparente, de Chopin sur ce point est mystérieuse. Son père, qui s'enfuit très jeune vers Varsovie, ne lui parlait-il jamais de la Lorraine ? Son fils n'en disait rien, n'a pas eu l'idée de visiter le berceau de sa famille paternelle. Ce n'est pas sans raison qu'on a transporté son cœur à Varsovie. Le patriotisme de Chopin, résignons-nous, ne s'est pas partagé... On l'a enterré en terre française, au Père-Lachaise ; mais on a répandu sur son cercueil le sachet de terre polonaise que ses parents lui avaient remis à son départ.

On peut suivre son chemin de logis en logis dans Paris. Si j'ai bien dépouillé *Chopin le poète* de M. Guy de Pourtalès et surtout les volumes du docteur Edouard Ganche, les domiciles de Chopin à Paris furent huit.

Débarquant de la malle-poste avec fort peu d'argent en poche et sa virtuosité ensorcelante Chopin s'installa dans un petit appartement de deux chambres, 27, boulevard Poissonnière. Du balcon il voyait passer les équipages, les manifestations politiques. Il ne lui fallait que quelques minutes pour aller écouter Lablache et la Malibran, côte à côte peut-être avec Musset — tous deux du même âge, nés en 1810 — et s'enivrer de Bellini. Bellini avec ses longues mélodies toutes nues, mais si voluptueuses, souples vols d'hirondelle dans le ciel — qui peut expliquer le charme de l'air *Casta diva ?* et qui peut expliquer l'envoûtement de la mélodie de Chopin, anneau de fumée glissant et s'épuisant dans l'air ? — pouvait séduire Chopin. C'est de ce logis qu'il alla porter ses lettres de recommandation à Paër et à Kalkbrenner, qui lui proposa de le faire travailler trois ans... Il avait, ce beau mécanicien du piano, plus d'orgueil que Liszt, tout de suite émerveillé et intrigué par le « toucher » sûr de Chopin. Liszt se penchait sur les mains de Chopin, presque le nez sur le clavier, pour lui arracher son secret... De là encore, habillé de son mieux, Chopin monta la rue Rochechouart pour donner son premier concert chez Pleyel, en février 1832, où affluèrent les Polonais de Paris. Mais les Français ne savaient pas encore... On croit deviner qu'une jeune fille, sa voisine, la jeune fille du troisième, aurait essayé son sourire sur le bel étranger aux doigts miraculeux. Mais l'image de Constance Gradowska, premier amour — premier chagrin — ne quittait pas encore Chopin. Rodolphe, pendant ce temps-là, soufflait la chandelle de Mimi...

Mais voici que les leçons affluent. Chopin a été présenté par Radziwill aux Rothschild. Il suffisait de l'entendre pour être ébloui... La noblesse polonaise, les grands réfugiés se le disputent et entraînent les nobles et les riches Parisiens. Chopin va s'acheter un cabriolet et des gants blancs. Ces gants blancs m'ont été souvent cités par ma vieille marraine qui les avait, de ses yeux, vu poser par Chopin, à côté de son chapeau, sur le piano où les jeunes filles de sa « pension », tant bien que mal, déchiffraient les premiers morceaux de leur maître. Elle revoyait le fantôme, très blond, très pâle — ivoirin, et le docteur Ganche a diagnostiqué de l'ochrodéisme ou jaunissement de la peau — et surtout les gants blancs... Qui a gardé une de ces reliques où se réchauffaient les mains frileuses, élastiques qui, en s'ouvrant, couvraient aisément les onzièmes ?... Chopin quitte le boulevard Poissonnière. Il loge quelques jours

cité Bergère, au 4, dans un petit hôtel meublé ; sans doute attendait-il dans cette station numéro 2 que fût prêt l'appartement abandonné par le docteur Franck, un ami de Mendelssohn, 5, rue de la Chaussée-d'Antin ; ce sera la troisième station.

Période brillante. Il semble que Chopin ait souvent reçu chez lui ses grands amis artistes, et la belle Delphine Potocka, qui ne demandait qu'à aimer, à condition de l'être un peu. Mais il était déjà diaphane et languissant. « Il se meurt toute sa vie », ironisait Auber, dont le génie frivole, fleuret léger, n'usait pas, comme on dit, le fourreau ! Au séjour Chaussée-d'Antin correspond le second drame sentimental de Chopin. Ses fiançailles, à Carlsbad et à Dresde, avec une enfant de dix-sept ans, Marie Wodzinska, qui ne sut pas l'aimer longtemps, l'aimer de loin. « Monsieur Frédéric Chopin, 5, rue de la Chaussée-d'Antin... », c'est l'adresse qu'elle écrivit pour les lettres d'abord pudiquement tendres, puis polies, puis indifférentes, que Chopin garda, liées d'une faveur, et sur lesquelles il avait écrit en polonais « mon malheur ». Cet amour passa brutalement de l'aurore au crépuscule. La consolation — fut-il consolé ? — allait être la solide, exigeante et maternelle George Sand, qui le fit ausculter par le docteur Gaubert, lequel décida que Chopin n'était pas tuberculeux... et que le climat de Majorque lui ferait du bien. On partit donc en famille ; la mère, les deux enfants, le grand pianiste. Paris fut veuf de Chopin. Du cruel séjour à Palma, à la Chartreuse de Valdemosa, les Parisiens n'ont évidemment aucune relique. Ils en possédaient une avant la guerre. Il leur suffisait d'aller à Saint-Leu, chez Wanda Landowska. Le fameux piano Pleyel que Chopin se fit expédier à la Chartreuse, sur lequel il essaya ses *Préludes* et, notamment, après une nuit d'orage où il était resté tout seul dans le lugubre logis, le prélude « de la goutte d'eau ». Lequel ? Le 6e, le 8e, le 13e

CHOPIN A DIX-SEPT ANS PEINT PAR AMBROISE MIROSZEVSKI EN POLOGNE.

ou le 17e ? La dispute n'est pas finie... Ce piano, les amis de Wanda Landowska l'ont vu. Est-ce bien celui qu'on ne parvenait pas à vendre parce qu'il avait servi à un poitrinaire et que les Majorquins en avaient peur ? Celui que Mme Choussat de Canut accepta de prendre pour 1.200 francs et que M. Guitglas, en 1934, possédait encore à Palma quand M. Ganche y pèlerina ? Sans doute. Je l'ai ouvert. Il avait un clavier basculant, comme les vieux pianos dits de paquebot. Wanda a joué sur lui. Des sons grêles et charmants ! Mais cette admirable artiste est en Amérique ; sa salle de musique à Saint-Leu a été pillée et saccagée par les occupants dès 1940. Où est maintenant le piano sacré ? Qui peut le dire le dise vite !

La caravane Sand-Chopin rentre à Paris le 11 octobre 1839. Et Chopin, très peu de temps, habitera 7, rue Tronchet. Il a chargé, de Majorque, son ami Fontana de donner congé de son ancien logis et d'en chercher un autre. Fontana a choisi deux pavillons, un pour Mme Sand et un pour Chopin, 16, rue Pigalle. D'après une lettre de Balzac ils sont au fond d'un jardin, au-dessus des remises et écuries d'une maison qui donne sur la rue. Chopin, qui

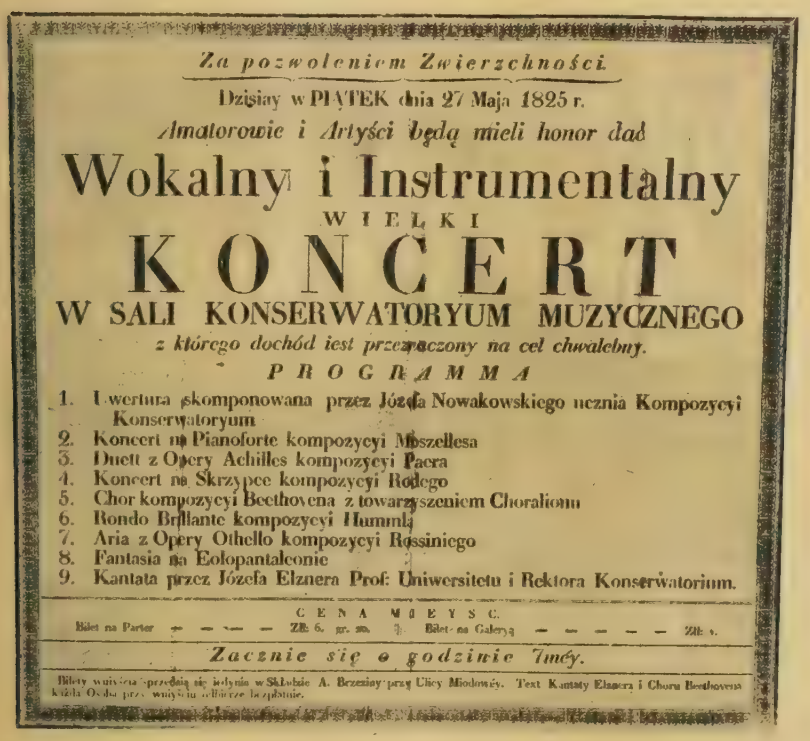
UN PORTRAIT DE GEORGE SAND AU TEMPS DE SA LIAISON AVEC CHOPIN.

a une tendresse pour le IXe arrondissement, a fixé aux recherches de Fontana des limites : rue de Clichy et rue des Martyrs. Peut-être la rue Notre-Dame-de-Lorette ? Sans doute était-ce alors un quartier silencieux. Quartier central surtout, où les élèves pouvaient facilement se faire conduire. Comment étaient ces pavillons jumeaux ? Les uns ont vu le salon vert, les autres, café au lait. Chopin jouait devant les amis de George. Mais il restait le plus souvent dans sa chambre, au piano, griffonnant, effaçant, jamais satisfait de ces accords qui donnent tant de soucis aux éditeurs, les uns voulant un *mi* bémol (1re ballade) là où les timides se satisfont d'un *ré* naturel... Le « Raphaël du piano », comme l'a surnommé Henri Heine, est un coloriste encore plus subtil que Raphaël. Son oreille a la finesse de l'œil de Chardin ou de l'œil de Claude Monet. Il ne pratique pas l'harmonie enfantine de M. Auber. Il invente ; il prophétise. Mais au bout de trois ans Mme Sand et lui sont fatigués de la rue Pigalle. Peut-être les chevaux font-ils trop de bruit dans les écuries ? Nouveau déménagement. Sixième demeure : au square d'Orléans, 80, rue Taitbout. Pour Sand, au numéro 7 ; pour Chopin, le rez-de-chaussée du numéro 9. Le silencieux square d'Orléans n'a guère changé. Trop cependant pour qu'on identifie avec certitude les pièces où vécut Chopin. M. Ganche y a conduit une très vieille dame, Mme Roubaud, qui y avait pris des leçons. C'est à elle, fragile et frileuse, que son professeur disait : « Pauvre petite madame, à nous deux nous n'avons pas assez de sang pour un homme. » Cependant il précipitait dans la cheminée pomme de pin sur pomme de pin. La vieille dame bien émue s'efforça de retrouver le rez-de-chaussée où elle avait été grondée par Chopin, car il grondait, il était nerveux. Elle se trompa, chercha par-ci, par-là... d'expérience ne conclut rien.

Admettons que la « plaque commémorative » scellée en 1919 soit à la bonne place. C'est donc ici que Chopin a vécu ses dernières années créatrices. Là qu'allaient jouer les élèves dont les noms sont inscrits aux dédicaces de tant de morceaux, inégaux, mais toujours personnels et finement ouvragés. La duchesse de Noailles et Mlle de Caraman, la baronne de Rothschild et la comtesse Apponyi, Adèle de Furstenstein et la princesse Czernycheff... Je ne recopie pas la liste. Ces tendres cœurs qui ont battu près de Chopin ont depuis longtemps cessé de battre. Mais d'autres cœurs ont battu devant les pages difficiles, dont quelques secrets sont perdus, et que les fantaisies individuelles, les impiétés de grands virtuoses ont si souvent trahies.

Du square d'Orléans Chopin ne s'est évadé, dans un suprême effort, que pour un voyage en Angleterre et en Ecosse. Les relations avec George Sand s'étaient gâtées. Maurice, le fils, cherchait des querelles ; Solange était trop sensible au génie et au charme maladif de Chopin ; la mère s'en irritait. Après la rupture Chopin ne dut avoir qu'un désir : échapper à un voisinage tumultueux et pénible. Mais il n'avait plus d'argent. Sa faiblesse ne lui permettait plus de jouer en public. Il a donné son dernier concert chez Pleyel le 16 février 1848 ; ses doigts frôlent le clavier « *Comme ces éphémères — Qui caressent le soir les grands lacs transparents...* », et on l'entendait à peine. Finies aussi les leçons. Il n'avait plus la force de s'occuper de ses affaires. George l'avait abandonné. Des amis dévoués lui trouvèrent 74, rue de Chaillot — septième station — un petit appartement de 400 francs par an. Il payait 600 francs au square d'Orléans, et ses leçons lui rapportaient 20 francs de l'heure... Moins encore, car il était généreux de son temps et les heures étaient

SUR SON LIT D'AGONIE CHOPIN S'ENTRETIENT AVEC LOUISE, SA SŒUR AIMÉE.

LÉGENDE DE CHOPIN MOURANT ÉCOUTANT AU PIANO LA COMTESSE POTOCKA.

Za pozwoleniem Zwierzchności.

Dzisiay w PIĄTEK dnia 27 Maja 1825 r.

Amatorowie i Artyści będą mieli honor dać

Wokalny i Instrumentalny

WIELKI

KONCERT

W SALI KONSERWATORYUM MUZYCZNEGO

z którego dochód iest przeznaczony na cel chwalebny.

PROGRAMMA

1. Uwertura skomponowana przez Józefa Nowakowskiego ucznia Kompozycyi Konserwatoryum
2. Koncert na Pianoforte kompozycyi Moszellesa
3. Duett z Opery Achilles kompozycyi Paera
4. Koncert na Skrzypce kompozycyi Rodego
5. Chor kompozycyi Beethovena z towarzyszeniem Choraliom
6. Rondo Brillante kompozycyi Hummla
7. Aria z Opery Othello kompozycyi Rossiniego
8. Fantasia na Eolopantalconie
9. Kantata przez Józefa Elznera Prof: Uniwersitetu i Rektora Konserwatorium.

CENA MIEYSC.

Bilet na Parter — — — — Złt. 6. gr. 20. Bilet na Galeryą — — — — — Złt. 4.

Zacznie się o godzinie Tmey.

Bilety wstępu sprzedaią się iedynie w Sklobie A. Brzezinay przy Ulicy Miodowéy. Text Kantaty Elznera i Choru Beethovena kiążki Osoba przy wstępu odbierze za zapłatnie.

L'AFFICHE D'UN DES PREMIERS CONCERTS QUE DONNA CHOPIN A VARSOVIE.

plus longues au clavier qu'à l'horloge. Deux femmes discrètement se cotisèrent pour lui apporter 25.000 francs. C'était la comtesse Obreskoy et Jane Stirling. Il en souffrit, protesta, n'accepta que 12.000 francs. Six semaines, ce fut tout ce qu'il toléra de la rue de Chaillot. On le ramena vers le centre de Paris qu'il aimait. Le docteur O'Meura et Albrecht avaient trouvé un logement, 12, place Vendôme. Huitième et dernière station. La mort.

Les détails, différemment contés, de l'agonie de Chopin ont fini par transformer sa mort en un drame romantique. Qui ne connaît le tableau où, debout devant un piano qu'on avait roulé jusqu'au lit de Chopin, la fidèle Potocka, à la prière de Chopin, le visage en pleurs et, sans doute, la voix brisée, chante pour lui ?... Que chante-t-elle ? Les uns disent un air de Bellini (*Béatrice de Tenda*), d'autres un *Psaume* de Marcello, un air de Pergolèse. Mais la nièce de Chopin, qui avait recueilli les souvenirs de la sœur de Chopin, Louise, accourue de Varsovie, nie l'épisode tout entier. Pas de piano, pas de chant, pas de comtesse Potocka. Tant pis ! La légende est si belle... Est-il vrai que des amis qui n'étaient pas là se soient vantés d'y être ? Mensonge et vérité sont devenus indiscernables. Ce qu'on sait de certain c'est que Clésinger devenu, contre le gré de George Sand, le mari de Solange, moula le visage de Chopin — et ce moulage nous le connaissons ; que le docteur Cruveilher, sur le désir de Chopin, qui craignait que « la terre ne l'étouffât » si on l'enterrait vif, ouvrit le corps et en retira le cœur.

Le corps attendit treize jours l'enterrement à la Madeleine et l'inhumation au Père-Lachaise.

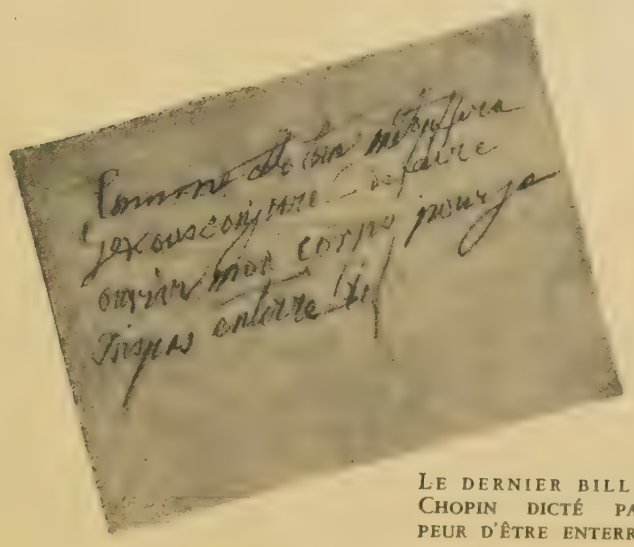
CHOPIN ET NOUS

L'interprète le plus émouvant de Chopin que les hommes de ce siècle aient pu entendre fut Paderewski. Quel autre que ce grand Polonais pouvait dans la musique de Chopin, dans les soulèvements ardents des *Polonaises,* dans la gesticulation bottée, les motifs rustiques et les parades amoureuses des *Mazurkas,* dans les reflets de légendes, de poèmes nationaux qui sont la matière des *Ballades,* dans les rêveries passionnées des *Nocturnes* mieux reconnaître et ressusciter son pays martyr ? Il ne jouait pas Chopin ; il recevait en lui l'âme de Chopin ; il incarnait le fantôme. Je crois que, pour les traits surtout, avant que la vieillesse n'eût durci les muscles de ses mains, qu'il faisait masser avant de s'asseoir au clavier, il avait retrouvé le toucher de Chopin. Les traits étaient des gazes scintillantes posées sur la mélodie ; ils ne la voilaient, ils ne la noyaient jamais. Quand on écoute Herowitz Braïlowsky, Robert Casadesus, quand on écoutait même Risler, l'impression est celle d'un *duo* : Chopin et l'interprète. Chopin et celui qui *dit* Chopin, comme un grand tragédien dit Racine ou Shakespeare. Paderewsky, lui, les yeux clos par des cils blonds, tout pâle et la bouche crispée, c'était Chopin.

Il n'était pas possible alors de ne pas aimer Chopin. Peut-on ne pas l'aimer ? Cela est arrivé. Pour Wagner, pour Beethoven, puis pour Mozart et Bach on sacrifiait avec une désinvolture impie cette musique fuyante qui joue à cache-cache avec nous, changeante comme des nuages, nacrée comme eux... « Je n'aime pas beaucoup Chopin », confiait Romain Rolland à Malwida von Meysenbug. Il préférait la forte ossature, la volonté batailleuse de Beethoven. Il faut dire aussi qu'il résistait à Debussy... Mais Debussy, qui a revisé avec soin une édition des œuvres du Polonais, aimait Chopin. Il lui doit beaucoup. Et Ravel aussi, et tous les chercheurs d'harmonies délicates et fraîches, d'arpèges sonnant le neuf, d'accords ambigus, de modulations capricieuses... Mais celui de tous les modernes qui doit le plus à Chopin, son fils spirituel, c'est encore un Français. C'est Fauré. Il ne lui a pas seulement pris des titres, *Ballades, Nocturnes, Barcarolles...* Comme Chopin, c'est dans le chatoiement des harmonies qu'il a multiplié ses sortilèges. La révolution pianistique de Debussy, de Ravel — et, avant eux, celle de Liszt — doit beaucoup à Chopin. Mais la filiation Chopin-Fauré est moins extérieure. Elle se manifeste non seulement par l'abondance et le raffinement des transformations de thèmes, des ruissellements argentés de notes qui font du piano un instrument sorcier et lui arrachent des sonorités inouïes, des rutilances de voie lactée, des luminosités d'arc-en-ciel, des frissons de pluie et de vent, de feuillages et de brises. Elle est dans les profondeurs, dans la molécule même de la musique, dans les agrégats de notes, dans les accords qui s'enfantent l'un l'autre. Il y a un miracle fauréen et il y a un miracle debussyste. Le premier est encore plus mystérieux que le second. Il frappe moins promptement l'oreille. Il se révèle après l'étude minutieuse et passionnée... Telle fut l'histoire du miracle de Chopin. Les contemporains furent surpris par la nouveauté et l'exotisme des rythmes, par des dessins mélodiques qui paraissaient aussi étranges aux admirateurs de Donizetti et de Meyerbeer que pouvaient l'être les broderies des paysannes slaves aux demoiselles bien élevées qui brodaient des bouquets au point de croix sur du bristol perforé et les chants de *Shéhérazade,* du *Prince Igor* et de *Boris Godounow* aux dévots de Mozart ou de Wagner. Ils étiquetaient « maladresses » les retards et les anticipations harmoniques que Chopin avait calculés dans des sueurs d'agonie ; et les éditeurs « corrigeaient » d'après les vieux canons. Peu à peu les charmes de Chopin ont opéré. Ceux qui, fatigués des monotonies de l'harmonie enseignée par Reber, Th. Dubois, même le grand Saint-Saëns et le plus grand César Franck, cherchaient des combinaisons nouvelles, une palette plus fraîche trouvèrent sur leurs sentiers Chopin qui les avait devancés. Ils l'ont salué en prophète. Quand en le jouant on s'efforça enfin de détailler, de mettre en lumière ces trouvailles cachées, cet envoûtement sonore, cette buée harmonique on s'aperçut que là était vraiment son génie.

Aujourd'hui ce génie n'a plus d'adversaires. On a trop joué Chopin, mal. Il devenait fatigant. Les vieillards qui l'avaient écouté lui-même et qui, sans bien le comprendre, avaient subi la féerie ne le reconnaissaient plus. Ils pensaient que ses procédés d'exécution étaient tout, ou qu'on en avait perdu la clé d'or. Cette clé est retrouvée. Il n'y aura jamais plus d'éclipse de Chopin.

ROBERT KEMP.



LE DERNIER BILLET DE CHOPIN DICTÉ PAR SA PEUR D'ÊTRE ENTERRÉ VIF.

DANS LE DÉCOR DU VIEUX CHATEAU DE ROQUEBRUNE

LA SOMNAMBULE

DE BELLINI

Des créations nouvelles présentées au Théâtre des Champs-Elysées par le « Grand Ballet de Monte-Carlo », l'une des plus curieuses est bien *la Somnambule* dont Balanchine a conçu la chorégraphie.

La compagnie dansera pour la première fois ce ballet à Paris, après en avoir donné une représentation à Monte-Carlo, le mois dernier. L'argument et la musique s'inspirent de la partition de Bellini dont Vittorio Rieti a tiré un arrangement musical.

Cette chorégraphie du plus célèbre opéra du compositeur sicilien, dont la tombe à Catane porte en épitaphe une citation de *la Somnambule*, exhausse le dramatisme romantique de l'œuvre ; l'attente du malheur est dans l'air dès le lever du rideau ; mais l'auteur a voulu que l'élément poétique dominât, et ses interprètes l'ont compris à merveille. Ethery Pagava, étoile de dix-sept ans, et Georges Skibine, qui furent la Juliette et le Roméo de Lifar, sont ici la Somnambule et le Poète.

Ils ont erré en costume dans les ruines féodales du château de Roquebrune, nid d'aigle agrippé au roc, sur les hauteurs de Monaco. Sont-ils venus chercher leurs modèles auprès des fantômes qui hantent la salle du puits où l'on voit, encore intacte, la fenêtre d'où la châtelaine regardait la mer ?

Reportage photographique Lido

LES NOUVEAUX BALLETS DE MONTE-CARLO

Des deux principaux ouvrages que vient de créer le Grand Ballet de Monte-Carlo, que dirige le marquis de Cuevas, l'un, *Cœur de diamant,* s'inspire d'une nouvelle d'Oscar Wilde, *The birthday of the infanta* (le jour anniversaire d'une infante). Comment le titre anglais, qui évoque Velasquez et parle à l'imagination, a-t-il été traduit par *Cœur de diamant,* qui « fait » rue de la Paix, demeure pour moi un mystère. On reconnaîtra mal dans le décor et les costumes de M^me^ Gontcharova, qui nous avait accoutumés à des images imposantes de l'Espagne, la solennité de l'hispanisme. Les vertugadins que portaient les infantes n'étaient point destinés à soutenir des mousselines légères dont la transparence s'irise à la lumière, mais des soies consistantes sous le paravent desquelles les jambes invisibles ne pouvaient que tout juste dessiner les pas des sarabandes, pavanes et autres danses au temps lent. C'est une contradiction que de soutenir avec l'armature d'un vertugadin un tissu impondérable, qui s'entortille sans noblesse. C'en est une autre que d'encombrer avec des cerceaux rigides les lignes pures de l'adage. N'étaient ces deux incompatibilités, sans parler du décor, qui manque de consistance, la belle partition de M. Jean Hubau prépare les voies à la danse, qu'elle entoure d'un halo de fine musicalité, où passent aussi bien les accents propres aux airs de bravoure de la chorégraphie que la nostalgie discrète d'une époque disparue. Si M. Hubau est un des rares musiciens qui écrivent pour les jambes, M. Gustave Cloez est un des rares chefs d'orchestre qui sans manquer au respect de la musique sachent la conduire en accord avec la chorégraphie.

Celle de *Cœur de diamant* a été composée par M. David Lichine, dont l'esprit est attiré par l'aspect humoristique comme par l'aspect tragique des réactions humaines. La nouvelle d'Oscar Wilde lui fournissait un thème dramatique mais non dépourvu d'enjouement. C'est une fête de la jeunesse que ce jour anniversaire d'une infante. Celle-ci le célèbre par des jeux avec les jeunes filles et les jeunes gens nobles de son escorte. Leur joie est troublée par l'arrivée d'un homme qui fait son entrée d'étrange manière, suspendu par les pieds et par les mains à une perche, comme une grosse pièce de gibier. Il ignore son infirmité et se croit beau ; mais l'infante, après avoir bercé cette illusion par un jeu cruel qui est l'effet de son âge sans pitié, lui tend enfin le miroir, où il a la révélation de sa laideur. Jusque-là il voyait le monde et lui-même avec le prisme de son cœur ; maintenant il découvre sa bosse et meurt d'en avoir pris conscience. La suprématie momentanée de l'âme n'aura pas tenu longtemps contre la réalité. Ce n'est pas le moindre mérite de M. David Lichine que d'avoir prêté au spectateur le prisme qui lui permet de voir cet être comme il s'est vu lui-même ; mais avant qu'il ait découvert sa misérable condition l'infante, pour mieux le berner, outrepasse la grâce enjouée de ses compagnes et se risque aux apparences hardies de la passion. Par moments le spectateur se demande si, voulant duper, elle n'est pas dupe, si son cœur de diamant n'a pas la fragilité du verre et ne se brisera pas comme celui du pauvre amoureux.

UNE SCÈNE DU BALLET « TRISTAN FOU » CONÇU PAR SALVADOR DALI ET CHORÉGRAPHIÉ PAR MASSINE.

La chorégraphie de M. David Lichine articule bien la péripétie du drame, en ne négligeant aucune des ressources du langage académique de la danse. De ce fait il a composé un rôle à la mesure de M^lle^ Tamara Toumanova et donné à cette incomparable étoile la possibilité de chanter la mélodie du corps humain. Distante, parfois proche, espiègle sans familiarité, poétique sans niaiserie, atteignant aux sommets du lyrisme, elle dégage avec ampleur, développe, paraît suspendue dans ses temps d'équilibre miraculeux, s'enlève sans effort sur les épaules de ses compagnons pour déployer d'aériennes arabesques, met en valeur ces majestés par la mutinerie des *mignardises,* petits battements sur le coup de pied, échappé, relevé sur la pointe, s'abandonne à la giration des fouettés qu'elle mène à une allure vertigineuse, tend vers l'infini ses bras émouvants, danse avec l'inconnu un pas de deux qui est un chef-d'œuvre, redevient enfin l'infante impitoyable, énigmatique, désormais réservée aux lentes pavanes de cour. Son partenaire, Skabine, montre comment la discipline classique permet de découvrir le « caractère » dans une grande variété de pas. La finesse de sa ligne allongée comme la mobilité de sa physionomie extériorisent la croyance où il est de sa transfiguration. La violence pathétique de ses mouvements fait valoir par contraste la sérénité quasi inhumaine de l'infante et la beauté dépouillée de ses épures.

Massine, qui a réglé le ballet de *Tristan fou,* se défend d'être pour quelque chose dans le choix du sujet et l' « arrangement » de la musique. Il est probable que l'idée d'avoir « réduit » la partition de Wagner au cadre nouveau qui lui est assigné ne sera pas approuvée sans réserve par les mélomanes. Le peintre Dali, qui l'a conçu en 1944, à New-York, en porte la responsabilité. Aussi bien pour comprendre sa pensée devons-nous revenir cinq ans en arrière, lorsque Dali exerçait sur l'Amérique une influence plus considérable que celle qu'il en subissait. Partant de l'idée que les longueurs et les gros chanteurs de *Tristan et Yseult* sont difficilement acceptables à notre époque, il a transposé sur le plan de la plastique les impressions produites par la musique wagnérienne. L'absence d'Yseult détermine chez Tristan une angoisse qui de refoulement en refoulement le mène à la folie. Il est hanté par son souvenir et torturé par ses apparitions, auxquelles se superposent celles de la Chimère. Elles se succèdent dans deux décors d'un surréalisme qui dut paraître plus neuf en 1944 qu'en 1949, mais garde encore de son étrange puissance. Le premier de ces décors représente des figures torturées et volontairement hors d'échelle ; le second, des têtes de chevaux également plus grandes que nature, comme si les unes et les autres étaient là pour accabler le héros. André Eglewsky, en Tristan, montre ses pirouettes, ses bras expressifs, son physique nordique. Il se pourrait que la plus importante des deux femmes entre lesquelles se dédouble son hallucination ne fût pas Yseult, mais la Chimère, où Marjorie Tallchief fait admirer le style aigu d'une acrobatie stylisée. Il se pourrait aussi que la musique de Wagner, loin d'être incompatible avec l'imagination de Dali, se solidarisât avec elle. Après tout, je le répète, nous n'allons pas aux spectacles de ballet comme à un concert. Les affinités électives se jouent parfois des idées reçues. Comment pourrait-il en être autrement à Monte-Carlo qui, depuis Diaghilew, a toujours passé pour être un laboratoire de recherches esthétiques ?

LÉANDRE VAILLAT.

TRISTAN FOU (EGLEWSKY) TORTURÉ PAR L'APPARITION DE LA CHIMÈRE (MARJORIE TALLCHIEF).

TAMARA TOUMANOVA ET GEORGES SKABINE DANS « CŒUR DE DIAMANT », DE D. LICHINE.

SGANARELLE (J. MAUCLAIR) DEMANDE CONSEIL A GERONIMO (J. MONOD) AU SUJET DE SON MARIAGE.

LE THÉATRE DANOIS A PARIS

LE deuxième centenaire du Théâtre royal de Copenhague, récemment commémoré au Danemark, a donné lieu, le 7 avril, au Théâtre de Paris à une très brillante soirée théâtrale franco-danoise sous la présidence d'honneur de S. E. J. C. W. Kruse, ambassadeur du Danemark, et de M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, et en présence du corps diplomatique des pays scandinaves, de M. Helge Wamberg, attaché culturel de l'ambassade du Danemark, et de MM. Gaston Riou, président de l'Union économique et douanière européenne, Touchard, administrateur de la Comédie-Française, Georges Hirsch, administrateur des théâtres lyriques nationaux, Louis Joxe, directeur des Relations culturelles au ministère des Affaires étrangères, Paul Léon, ancien directeur des Beaux-Arts, André Honnorat, ancien ministre, président de l'Association franco-danoise, Emile Henriot, de l'Académie française, président de l'Alliance française, Pierre Brisson, la pianiste Mme Clavius-Marius et de nombreuses autres personnalités danoises et françaises.

A côté du grand auteur danois Ludvig Holberg la présence de Molière s'imposait au programme, le Théâtre royal de Copenhague ayant été ouvert avec l'une de ses pièces, ainsi que l'indiqua dans une allocution préliminaire l'auteur de *Knock*. M. Jules Romains, de l'Académie française, esquissa deux rapides portraits de Molière et de Holberg et fit une discrète et subtile allusion à sa conception du comique, du « mystère du comique », sur lequel Bergson attentivement se pencha et que lui-même a sondé, on le sent bien, beaucoup plus profondément qu'il ne le dit.

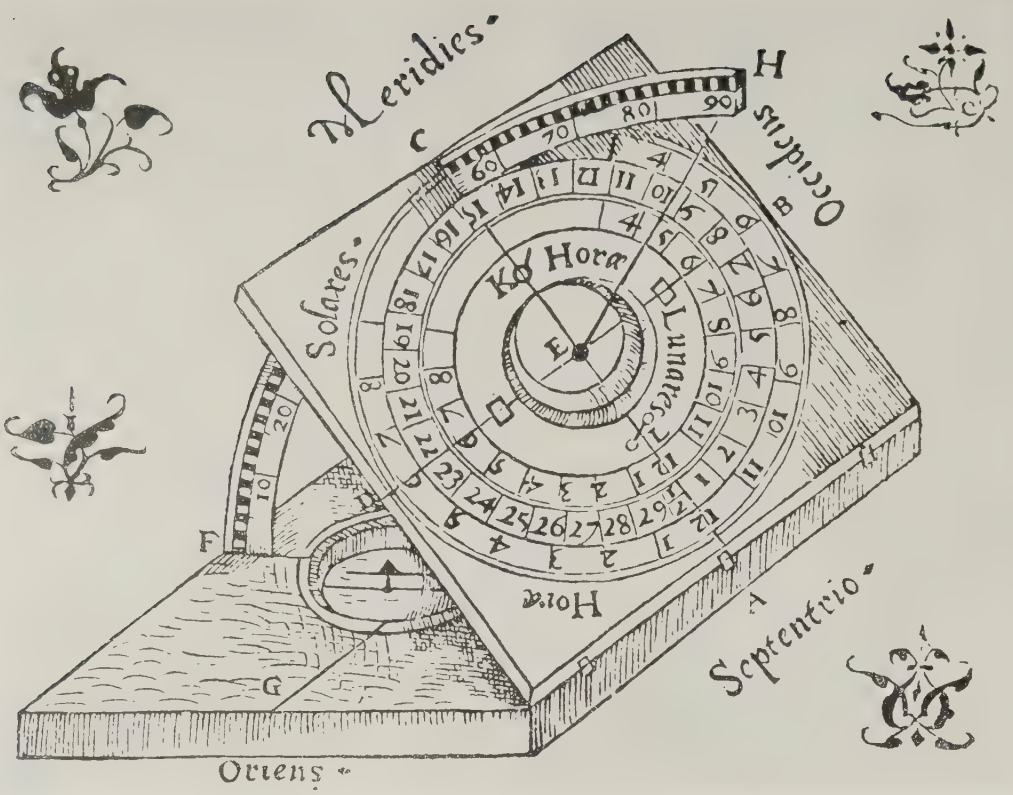
A la suite du *Mariage forcé* de Molière, *Didier le Terrible* fut donné pour la première fois en français, dans l'excellente traduction de Gilles Gérard Arlberg. Les artistes de l'Athénée, Mlles Josette Rateau, Nicole Ladmiral, Claire Brilletti et MM. Gabriel Axel, Michel Etcheverry, Jacques Mauclair, Jacques Monod, Jean Richard, Paul Rieger et Georges Riquier, jouèrent ces deux œuvres avec une verve, une homogénéité, un amour de la comédie que l'on croirait volontiers hérités de la troupe du grand Poquelin. *Didier le Terrible* fut agrémenté d'une musique de scène très courte, mais spirituelle jusqu'au bout des croches, de M. Tony Aubin.

Cette représentation, organisée par l'Association franco-danoise à Paris, est due à l'initiative du jeune et talentueux comédien danois Gabriel Axel en témoignage d'admiration pour Ludvig Holberg ; il fut aidé dans cette entreprise avec un enthousiasme digne d'être mentionné par ses camarades artistes, décorateurs et costumiers.

J. S.

LE PITTORESQUE MENDIANT, PAUL RIEGER, DANS « DIDIER LE TERRIBLE » DE HOLBERG.

GABRIEL AXEL, JOSETTE RATEAU ET GEORGES RICQUIER DANS « DIDIER LE TERRIBLE ». — DIDIER, JACQUES MAUCLAIR ET CLAIRI BRILLETTI DANS LA PIÈCE DE HOLBERG. LES EGYPTIENNES. NICOLE LADMIRAL ET CLAIRE BRILLETTI DANS « LE MARIAGE FORCÉ ».



A L'EXPOSITION DE L'HORLOGERIE

LA MESURE DU TEMPS

Au quatrième top il sera exactement... L'heure transmise par l'horloge parlante nous ne la mettons pas en doute. C'est très bien ainsi puisqu'elle suffit à nos besoins quotidiens. Pour le mathématicien — et pour l'horloger — il n'en va pas de même.

La fuite du temps n'est pas seulement un thème poétique. Chacun de nous a la perception de cet écoulement de la durée. Dès les premiers âges les hommes ont cherché à en marquer les périodes, autrement dit à mesurer le temps. Et comme l'existence se réglait — et plus encore pour eux que pour nous — sur le soleil ils fondèrent cette mesure sur le cours du soleil.

L'ingéniosité chinoise réclame l'invention du gnomon, conçu d'après les variations des longueurs d'ombre d'un objet, et dont l'obélisque égyptien est un spécimen monumental. Aux Chaldéens on attribue le cadran solaire, qu'ils léguèrent aux Egyptiens. Les Grecs s'en servirent, mais les Romains ne le connurent qu'assez tard.

Vinrent ensuite les sabliers, puis les clepsydres décrites par Aristote et qui à Rome limitaient l'éloquence des avocats prolixes.

Ces appareils ne disparurent pas complètement avec la naissance de l'horlogerie mécanique. On le voit par ceux, de date beaucoup plus récente, que possède le Conservatoire national des arts et métiers. Ils ouvrent la riche collection de son musée, auquel M. Loiseau donne ses soins. Enrichie momentanément par des apports d'amateurs et d'autres musées cette collection est actuellement exposée au conservatoire. Elle comprend surtout des pièces de la seconde moitié du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e], dont l'intérêt mécanique va de pair avec la valeur artistique.

En 1939 le Conservatoire des arts et métiers mit dans des caisses ses cadrans, ses pendules et ses montres et les expédia dans deux châteaux au sud de la Loire. Une partie fut ramenée à Paris en 1942, le reste seulement en 1945. Ce déplacement ne fut pas favorable à nombre de ces instruments délicats. Ils ont été remis en état par M. Auricoste. En parcourant l'exposition on suit l'évolution de l'industrie horlogère, qui compose assurément un des plus brillants chapitres de l'histoire des métiers.

PENDULE DE CH. BERTRAND, HORLOGER DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES. LES CADRANS INFÉRIEURS INDIQUENT JOUR ET QUANTIÈME.

LA NOTION DU TEMPS MOYEN

Si l'on fait hommage au pape Sylvestre II (le moine Gerbert) de l'invention, vers le X[e] siècle, du poids moteur, du balancier et de l'échappement, c'est-à-dire en somme des rouages essentiels, ce n'est qu'au XIV[e] siècle qu'on voit apparaître les grosses horloges mécaniques et vers la fin du XV[e], les montres.

Aux unes et aux autres Huyghens apporte des améliorations décisives : en 1657, en dotant les horloges du pendule ; en 1674, en appliquant aux montres le ressort spiral.

Cependant une transformation s'était produite. Il avait bien fallu reconnaître que les indications horaires étaient d'une insuffisante précision, car la durée du jour solaire n'est pas constante.

APPAREIL DU XVI[e] SIÈCLE, CADRAN ÉQUATORIAL SOLAIRE ET LUNAIRE. (EXTRAIT DE ORONCE FINE « DE SOLARIBUS HOROLOGIIS ». 1560.)

LA NÉGRESSE, PENDULE D'ANTIDE JANVIER OU LES HEURES SE LISENT DANS LES YEUX.

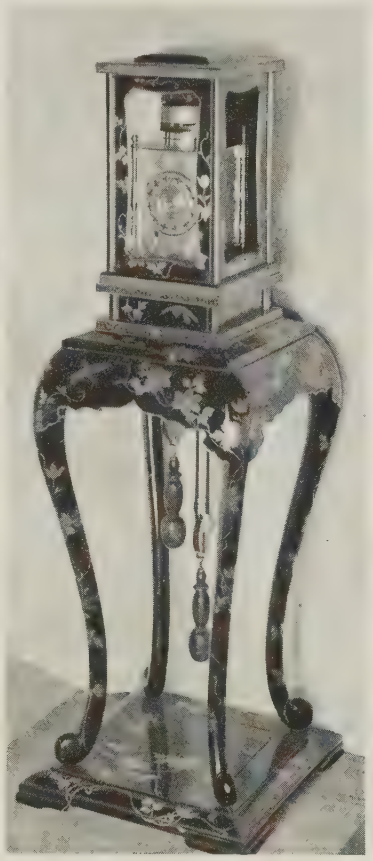
Eh bien on donna tort au soleil. Les savants imaginèrent un temps moyen qui se substitua au jour solaire, auquel il est rattaché par une équation qui permet de noter les différences et d'effectuer les corrections nécessaires.

Cette notion du temps moyen est difficile, et elle mit longtemps à s'implanter. Ainsi c'est seulement en 1816 que les horloges publiques à Paris furent réglées sur lui. Depuis nous avons vu le jour étiré pour des considérations économiques et les pouvoirs publics nous ont fait cadeau de cette heure d'été à laquelle vignerons et maraîchers n'ont guère fait meilleur accueil que leurs devanciers au temps moyen, habitués qu'ils sont de régler leurs travaux sur le soleil.

Le XVIII[e] siècle se signala par de nombreuses améliorations. De l'un des plus ingénieux chercheurs de cette époque, Ferdinand Berthoud, la bibliothèque du conservatoire ne garde pas moins de trente volumes de notes. En 1748 Pierre Le Roy invente le premier échappement libre. Le jeune Caron (il ne s'appelait pas encore Beaumarchais), fils d'horloger et lui-même fort habile, s'attaque au même problème. En 1754 il construit un mécanisme dit « à double virgule ».

Cette pendule de Le Paute (1770) ornait le cabinet de travail de Louis XVI a Versailles. Elle représente le Rhone et la Saone.

Horloge de M. Kriegseissen.



Pendule « japonaise » (XVIIIe s.).

Cette invention lui valut des démêlés bruyants et prolongés avec M. Le Paute, horloger du roi, qui en revendiquait la paternité. La ténacité, la belle humeur combative du futur auteur du *Mariage de Figaro* firent merveille en cette bagarre.

Il appartenait au XIXe siècle de sortir de l'empirisme. Entre beaucoup d'inventions intéressantes l'introduction de l'électricité dans la construction horlogère — les premiers essais eurent lieu environ 1840 — constitue une nouveauté capitale. Le remontage, la sonnerie, la synchronisation des signaux horaires, si importante pour les transports notamment, en ont bénéficié. Le régulateur à impulsion électromagnétique présenté par Féry à l'Exposition de 1900 a donné naissance à nombre d'horloges électriques qui ont elles-mêmes profité des progrès en matière d'appareillage électrique.

A l'Observatoire de Paris le Bureau international de l'heure reçoit, compare et rectifie une quarantaine d'émissions horaires venues de divers points du monde. Travail long et compliqué qui aboutit à des corrections de l'ordre de 0 s. 02.

La synchronisation offre d'ailleurs encore matière à de nombreuses études en vue d'applications pratiques.

RECHERCHE DE LA PRÉCISION

Un autre progrès considérable a été accompli dans le domaine de la compensation thermique. L'élasticité du spiral décroît en effet quand la température s'élève. Les travaux de Guillaume et la découverte des aciers au nickel ont permis de s'orienter vers la solution. On utilise aujourd'hui pour obtenir un isochronisme rigoureux des oscillations et soustraire les horloges aux variations de température des alliages spéciaux.

Les principaux sont l'*invar* et l'*élinvar*. Ces alliages ont donné lieu à de très nombreux travaux physico-chimiques afin de remédier aux phénomènes d'instabilité — si petits fussent-ils — qu'ils présentaient encore. Cette obtention d'un isochronisme proche de l'absolu est sans conteste un des problèmes les plus importants de l'horlogerie mécanique. Ces difficultés ne peuvent être vaincues qu'avec le concours du métallurgiste, qui doit évidemment fournir des alliages à très faible coefficient de dilatation et, par surcroît, non magnétiques.

En fait, depuis vingt-cinq ans, les progrès de l'industrie horlogère au point de vue mécanique et métallurgique ont été continus. Est-ce à dire qu'il n'y a plus rien à trouver ? Assurément non. La Société de chronométrie, qui va tenir son congrès à Paris en cette fin d'avril, estime qu'un vaste terrain théorique et pratique reste encore à explorer. Cette société, que dirigent deux savants éminents, MM. Jules Haag et Baillaud, assistés, pour le congrès, de M. Viotte, s'emploie à unir les chercheurs et les techniciens. Il est naturel que ses efforts aient pour lieu d'origine la ville même de Besançon, capitale de l'horlogerie française depuis que la Convention y installa une manufacture nationale.

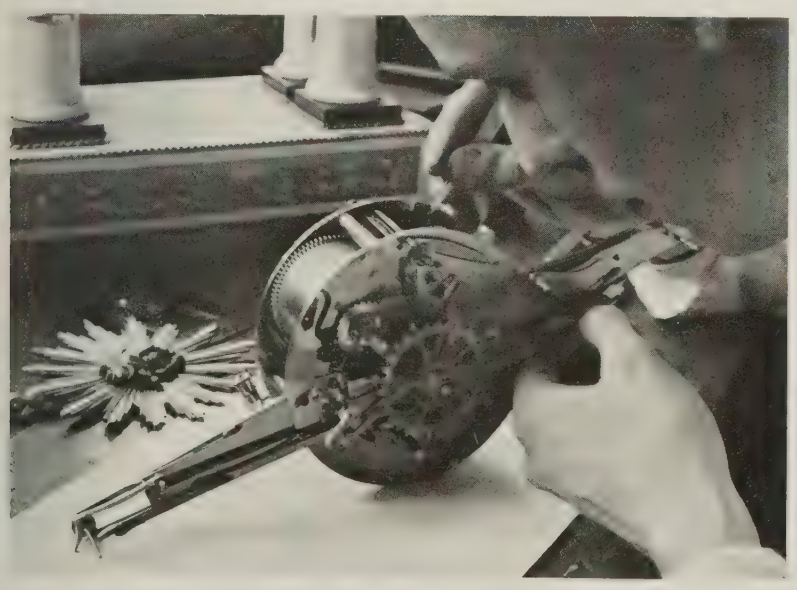
Actuellement l'attention des spécialistes est tournée vers la mesure très précise du temps considéré dans des intervalles très courts. Des essais ont été faits à ce propos à l'Institut géographique national, dont M. Schmerber rendra compte au Congrès de chronométrie tandis qu'un ingénieur, M. Tawil, présentera un chronographe construit spécialement en vue de ces observations.

A CALCULS DIFFICILES INSTRUMENTS PERFECTIONNÉS

Les acquisitions scientifiques récentes ont modifié quelque peu la notion sur quoi se fondaient le temps sidéral et le temps moyen, celle de la rotation de la terre. On sait en effet maintenant que cette rotation n'est pas uniforme, qu'elle présente un ralentissement, mais aussi des périodes d'accélération plus ou moins longues. De même la pesanteur est soumise, sous l'influence de la lune, à une variation périodique. Les calculs portent sur des fluctuations extrêmement réduites, de l'ordre parfois d'une fraction de seconde. On conçoit que pour enregistrer ces écarts des instruments d'une haute précision soient nécessaires. On les trouve dans les horloges à haute fréquence, dites horloges à quartz, dont sont munis plusieurs observatoires, entre autres celui de Paris. Ce sont des appareils d'une extrême sensibilité, dont l'organe essentiel est un bâtonnet de quartz qui vibre électriquement.

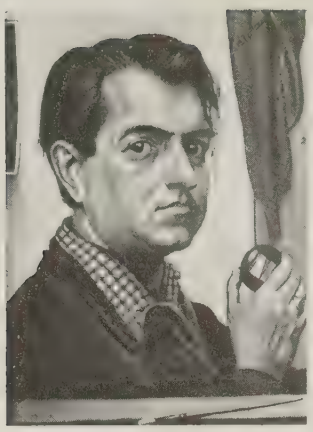
Ainsi se rejoignent pour fixer et garder le temps qui passe les spéculations des mathématiciens et l'art des horlogers.

Roger Dardenne.



Dans l'atelier d'un maitre horloger parisien : dernière mise au point.

Après un réglage minutieux, la mécanique est placée dans son cadre.



G. Sciltian
par lui-même.

G. SCILTIAN
ET LA MAGIE DE LA RÉALITÉ

« Les Vagabonds. »

« Trompe-l'œil avec mandoline. »

« Trompe-l'œil. »

L'exposition récente des œuvres de Grégor Sciltian à la Galerie de l'Elysée a fait sensation. Pendant les deux semaines qu'elle dura on a vu du matin au soir une foule s'amasser devant la vitrine où le peintre avait installé l'un des plus étonnants de ses tableaux, représentant un vieil homme occupé, dans son taudis bourré de mille étranges choses, à examiner des timbres-poste.

Ce philatéliste a mis en effervescence le Faubourg-Saint-Honoré. Les agents de police du poste voisin venaient s'extasier devant lui pour donner au rassemblement un caractère de service d'ordre, et plus d'une midinette en a oublié de déjeuner. A l'intérieur de la galerie il y eut un soir tant de monde qu'un marchand de journaux y pénétra en proférant son cri professionnel.

Mais Grégor Sciltian n'a pas obtenu que ce succès de curiosité populaire. Le haut commerce parisien a défilé devant ses toiles ; des critiques et des amateurs se sont querellés à leur sujet. S'agit-il du signal de la contre-révolution picturale ? Certes le véritable but de la peinture n'est pas de représenter de manière à faire illusion la matérialité des êtres et des choses, et l'on veut, sainement, qu'en sus de cette matérialité l'artiste fasse ressentir des réalités inhérentes à sa propre vie intérieure. C'est bien Chardin que l'on admire dans le verre qu'il a peint, comme c'est le génie de Rembrandt que l'on révère dans le caractère profond et singulier de ses figures.

Mais n'est-il pas arrivé que l'on exagère jusqu'à ne plus représenter le verre ni la figure ?

Grégor Sciltian est venu rappeler que la sensation de présence corporelle dans un tableau n'est nullement incompatible avec le sentiment poétique. Il n'estime pas, comme Töpffer, que le trompe-l'œil soit un des plus bas effets de l'art, et il invoque pour sa justification aussi bien Giotto que Van Eyck, Raphaël, Holbein et les caravagistes français. Il apporte à soutenir sa vérité une science puisée dans l'étude des vieux maîtres et une habileté qui confine à la magie.

L'accueil que lui a fait Paris signifie sans doute bien plus qu'une simple approbation.

Maximilien Gauthier.

« Le Philatéliste. »

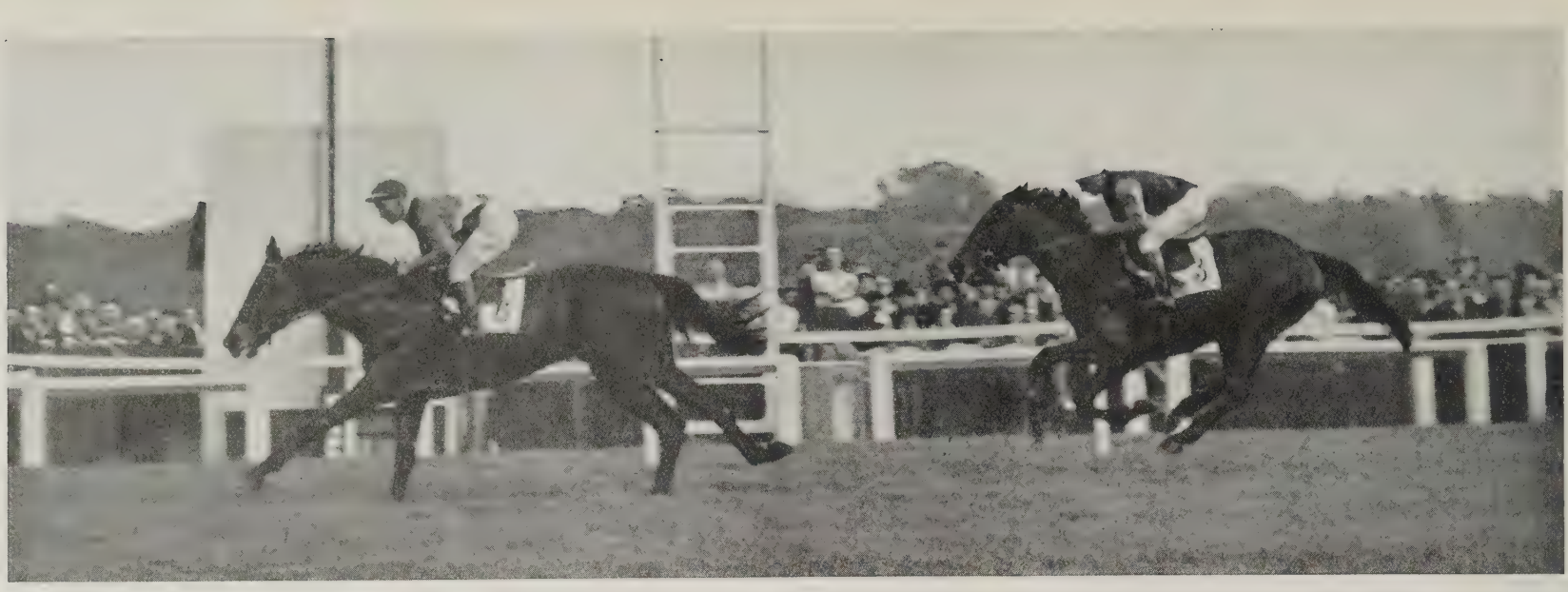
« Cosme et microcosme. »

A AUTEUIL

Prix du Président de la République

La grande épreuve pascale de steeple-chase s'est courue en présence de M. et Mme Vincent Auriol. Course sans histoire. Mateo, à M. P. Chastenet, a gagné facilement, avec huit longueurs d'avance.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).



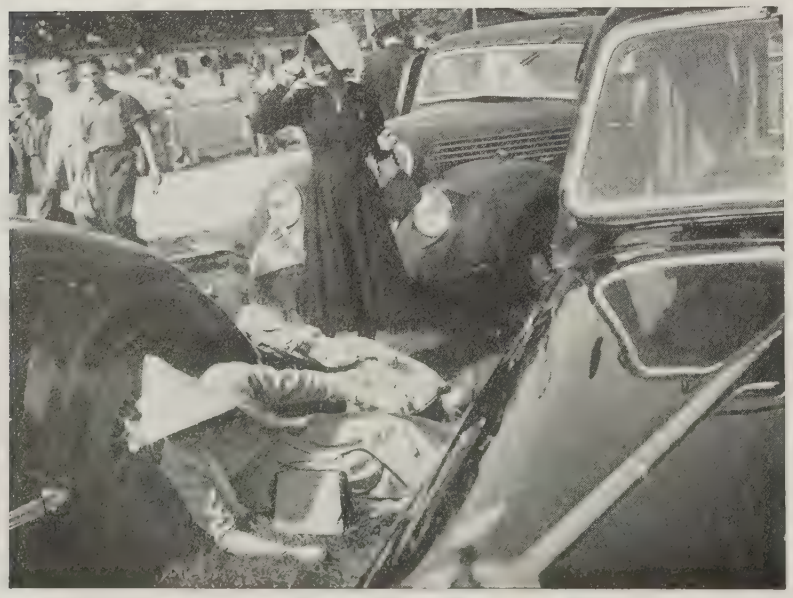
LONGCHAMP : 30° A L'OMBRE

Les traditionnelles épreuves hippiques de Pâques se sont déroulées cette année dans une ambiance inaccoutumée du fait de la température tropicale qui régnait un peu partout en France et notamment sur les grands hippodromes parisiens.

A Longchamp, lundi, peu de toilettes au pesage. Hormis quelques mannequins en robe claire, les élégantes habituées du turf avaient fui vers la campagne ou vers les plages normandes. Le spectacle, par contre, s'était transporté à la pelouse, qui offrait un aspect pittoresque et assez inaccoutumé. Nombre de « pelousards » avaient tombé prosaïquement la veste, et les têtes s'abritaient du soleil ardent sous des couvre-chefs improvisés. Tout ce qui pouvait offrir la plus petite parcelle d'ombre était assiégé : n'a-t-on pas vu des automobilistes s'allonger près de leur voiture pour échapper aux rayons du soleil trop ardent... Les marchands de glaces et de boissons rafraîchissantes comptèrent à coup sûr parmi les heureux gagnants de cette journée hippique précocement caniculaire.

Côté sport, le prix Greffulhe, la grande épreuve classique, revint à Ambiorix, de l'écurie Marcel Boussac, suivi de Rancio, à la vicomtesse Vigier.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux et R. Boulet).



LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Petite Histoire gidienne

Les admirateurs d'André Gide feront une petite place sur le rayon des œuvres de leur auteur au livre que M. R.-G. Nobécourt intitule *les Nourritures normandes d'André Gide* (Ed. Médicis). C'est une histoire des « sources » (comme on dirait à la Sorbonne) de Gide en Normandie. On sait que l'écrivain eut pour père un Languedocien, originaire d'Uzès, tandis que la famille de sa mère était rouennaise. Ce qui a permis à André Gide d'adresser à Barrès, au sujet des racines familiales, la réplique fameuse : « Où voulez-vous que je m'enracine ? » M. Nobécourt, Normand lui-même, s'est attaché à retrouver dans la lignée maternelle de son illustre compatriote tous les renseignements d'histoire généalogique et locale qu'il a pu recueillir. Il a consulté les archivistes du Calvados et de la Seine-Inférieure, les bibliothécaires de Rouen, il a fouillé les bureaux d'état civil, il est remonté aux registres des paroisses. Puis il nous conduit dans les lieux où Gide a vécu. Il nous en montre des photographies. Il nous donne à relire telles phrases, tirées de livres célèbres, où Gide a évoqué ces cadres et ces décors de maints épisodes de sa vie. Cela fait un livre riche en anecdotes, plein de détails curieux, qui a de quoi jouer un rôle attrayant en marge de la grande œuvre qu'il escorte avec gentillesse.

Le plus lointain aïeul connu d'André Gide dans la branche maternelle et normande nous fait remonter au début du XVII[e] siècle. « Par delà six générations il nous montre, dit l'historien de cette lignée, comment une famille de chez nous, de petite extraction mais laborieuse, économe et prolifique, s'est progressivement et assez vite élevée dans la hiérarchie sociale, accédant au commerce, au négoce, aux carrières de finance ou de robe en même temps qu'à la culture, s'alliant à la noblesse qu'elle renouvelait ». Cette belle phrase veut dire, en termes concrets, que l'ancêtre des Rondeaux (la mère d'André Gide était née Juliette Rondeaux), l'aïeul qui devait avoir pour descendants des Rondeaux de Sétry et des Rondeaux de Montbray, était un laboureur prénommé Nicolas, né en 1620 aux confins du Vexin et du pays de Bray. Il ne savait ni lire ni écrire, mais c'est lui qui fit le premier pas de la paysannerie vers les destinées bourgeoises. A trente ans, il quitta la terre pour s'établir à Rouen épicier-droguiste. Quand il mourut il était devenu un des notables de sa corporation. Le départ était pris pour faire monter les générations suivantes vers la magistrature — en attendant les belles-lettres.

Nous n'allons pas suivre dans le détail cette généalogie touffue. Une remarque seulement quant à la génération suivante. André Gide est le descendant d'un des quatre enfants de Nicolas : Marin Rondeaux. Or sans la verdeur de ce Marin-là la branche qui a porté à son extrémité une fleur illustre aurait bien pu ne jamais pousser. Car Marin Rondeaux n'avait pas eu d'enfant de sa première femme, qui mourut à soixante-six ans quand lui-même en avait soixante-huit. Mais le veuf convola derechef, un an après, avec un tendron de vingt-cinq printemps, et quand il mourut, septuagénaire, il était l'heureux père d'un héritier.

Après les générations d'aïeux, M. Nobécourt a exploré les maisons familiales. C'est d'abord l'hôtel de la rue de Crosnes, à Rouen, où Gide a de nombreux souvenirs d'enfance, et l'immeuble de la rue de Lecat, où se situe un des premiers épisodes de *la Porte étroite*. Mais ce sont surtout deux domaines à la campagne : La Roque-Baignard et Cuverville.

La Roque est dans le Calvados, à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Lisieux. Dans ce château entouré de douves profondes, André Gide a vécu de longs moments de son enfance et de sa jeunesse. Le paysage est entré dans son œuvre à plusieurs reprises. Il y a conduit, nous dit son biographe, le héros de l'*Immoraliste*, il a chanté dans *les Nourritures terrestres* les « provisions inestimables » de ses greniers, les foins de ses granges, la pulpe juteuse de ses pommes, et il a situé *Isabelle* dans ses tout proches alentours. Par lui ce coin du pays d'Auge est devenu un site littéraire. A La Roque furent reçus en certains étés de la fin du siècle, Francis Jammes, Paul Fort, Henri Ghéon. Cependant la propriété de La Roque comportait un domaine de plus de quatre cents hectares dont l'administration pesa à André Gide, quand il en eut hérité de sa mère. Il vendit, dans les années 1900, le château puis les terres. L'un des acquéreurs fut un feuilletoniste dont le nom ne dirait plus rien à personne mais dont l'un des romans porte un titre qui n'est pas oublié : *Chaste et flétrie*. Sur l'échelle des valeurs littéraires, le domaine de La Roque descendit de plusieurs degrés...

Cuverville, qui était la propriété de M[me] André Gide, est au contraire la maison où l'écrivain est revenu presque toute sa vie. Il en parle d'un bout à l'autre de son *Journal*. Et puis c'est le cadre de *la Porte étroite*, la maison d'Alissa. Dans le pays de Caux, non loin d'Etretat, c'est une longue maison blanche à deux étages. « Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison une pelouse assez large, ombragée... » De l'autre côté, deux longues allées mènent au potager. « Puis, de l'autre côté du mur, que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis... » Mais nous n'allons pas citer toutes les pages du roman où Cuverville est évoqué.

Le livre de M. Nobécourt n'est pas seulement un ouvrage documentaire, un recensement de généalogies et de cadastres. Entre l'œuvre et les climats où elle se situe il noue mille liens très délicats. On aimera se reporter à tel ou tel chapitre de son ouvrage en même temps qu'on lira ou relira certains livres de Gide parmi les plus beaux et les plus durables.

Je ne saurais quitter la bibliothèque gidienne sans au moins mentionner le petit volume de M[lle] Yvonne Davet, *Autour des « Nourritures terrestres », histoire d'un livre* (Gallimard). La genèse du célèbre ouvrage de Gide, l'accueil que lui fit la critique, l'influence qu'il gagna peu à peu, après de longues années d'indifférence, sont étudiés tour à tour, avec l'appui de nombreux documents inédits. L'histoire littéraire contemporaine reçoit là une excellente contribution pour un de ses chapitres importants.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Deux Débutants

Il n'y a pas d'irrévérence à traiter de débutant l'auteur d'*Alexandre le Grand*. Racine n'avait pas plus de vingt-cinq ans lorsqu'il l'écrivit. Cette tragédie est trop marquée de l'influence cornélienne pour qu'on n'y reconnaisse pas le jeune homme plein de dons, mais qui s'abrite derrière une grande ombre. Quoi qu'on en ait dit — et je ne me rencontre pas tout à fait ici avec mon excellent confrère Thierry Maulnier, qui présente le spectacle — en tant que tragédie de Corneille *Alexandre* serait assez faible. La partie politique est traitée avec une légèreté nonchalante (nous sommes encore loin de *Britannicus* et de l'immortel *Bajazet*). Corneille estimait avec Saint-Evremond que les caractères historiques d'Alexandre et de Porus n'avaient pas été respectés. D'autre part, leurs débats se réduisent à des disputes de cour galante, où l'héroïsme a moins de part que le tarabiscotage sentimental, et c'est justement ici que perce l'amorce du futur auteur de *Bérénice*. Mais comme tragédie de Racine *Alexandre* n'apparaît guère encore qu'à titre d'ébauche.

Au total, avec *Alexandre* Racine fait encore ses classes ; il aiguise son instrument. Deux ans après, en 1667, *Andromaque*, à l'hôtel de Bourgogne, constituera la vraie révélation du grand tragique. Mais s'il se fût arrêté après *Alexandre* il n'eût, selon toute apparence, gardé la renommée que d'un Rotrou embarrassé de mièvrerie.

Les jeunes comédiens du Manteau d'Arlequin, dirigés par M[me] Marcelle Tassencourt, n'en ont pas moins été heureusement inspirés d'exhumer, pour une série de représentations au théâtre du Vieux-Colombier, cette tragédie dédaignée. Le décor de M. Raymond Faure est acceptable plus que les costumes, d'une invention un peu hétéroclite. Le sceptre sommé d'une fleur de lys que brandit Alexandre est entre autres détails assez gênant. On me ripostera que si le conquérant macédonien figure Louis XIV la correspondance se trouve établie. Mais il fallait alors nous montrer le vainqueur de Porus en perruque bouclée, comme dans le portrait de Mignard.

L'interprétation, dominée par M[me] Marcelle Tassencourt, qui se souvient d'avoir obtenu un second prix de tragédie au concours du Conservatoire, est inégale. On aime que M. Jean Schetting, tenant le rôle d'Alexandre, se trouve justement avantagé de ce fameux profil grec qu'on voit au héros dans les pièces de monnaie conservées aux musées de Syracuse et d'Athènes. M[lle] Christiane Reygnault a une plastique séduisante et un métier moins sûr. Mais enfin il faut rendre hommage à cette jeune troupe de s'atteler à une tâche difficile.

Les Tréteaux Pergolèse, qui constituent le théâtre d'essai de notre confrère *Opera*, sous la direction de MM. Henry Bosc et Claude Viriot, ont présenté eux aussi un débutant, notre contemporain celui-là, M. Pierre Coviaux, auteur d'*Attentat*, pièce en deux actes. Je ne ferai pas grief à M. Coviaux d'une jeunesse aussi généreuse qu'inconsidérée. M. Jacques Chabannes, dans une allocution préliminaire, s'est donné la peine de nous prévenir que son dessein n'était pas de favoriser une entreprise commerciale en montant une pièce bien faite. Il est certain qu'*Attentat* n'aurait pu voir le jour sur une scène régulière. C'est donc la substance même de l'œuvre, son esprit, ses intentions qui ont justifié le choix des organisateurs. Voilà bien aussi ce qui m'étonne. Car, si ingénue qu'elle apparaisse au premier abord dans son développement prévu, on ne peut dire que la pièce soit tellement maladroite, malgré l'austérité du sujet. Un jeune anarchiste, Frédéric, a tué à coups de mitraillette un industriel représentatif de ce qu'on est convenu d'appeler les deux cents familles. Il est poursuivi par la police et se réfugie dans une église. L'abbé Portal l'y accueille, le cache et, après l'avoir interrogé sur les motifs de son crime, décide de le sauver. Il égare un inspecteur un peu trop naïf pour être vraisemblable, fait revêtir une soutane à l'homme traqué, et celui-ci serait sauvé par un concours de circonstances qui tient du miracle s'il ne luttait de grandeur d'âme avec son bienfaiteur.

Je ne chicanerai pas M. Coviaux sur les côtés gratuits de sa mince intrigue. Ce qui compte pour lui, évidemment, c'est la discussion idéologique entre l'abbé Portal, son vicaire, l'abbé Millard et l'anarchiste au cœur pur. Or le moins qu'on puisse dire de cette discussion c'est qu'elle est dirigée dans un sens nettement conformiste, de sorte qu'elle en perd le meilleur de son intérêt.

Les amis de l'auteur l'ont appelé à grands cris sur la scène, à l'issue de la représentation. Il nous a été ainsi donné de constater que M. Coviaux ne devait pas avoir dépassé de beaucoup l'heureuse vingtième année. Tous les espoirs lui restent donc permis, de même qu'aux amateurs de bonne volonté qui ont défendu sa pièce avec autant de conviction qu'il l'avait écrite.

A NOS LECTEURS

France-Illustration *publiera samedi prochain, 30 avril, son*

NUMÉRO SPÉCIAL DE L'AVIATION

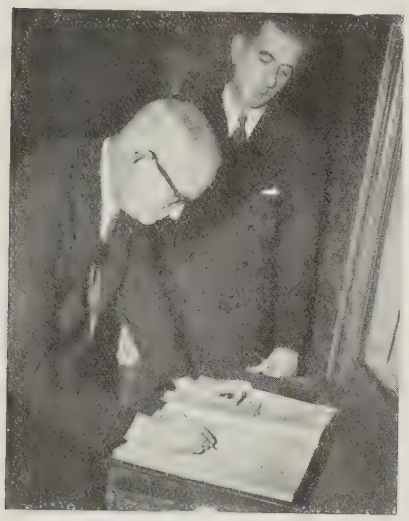
qui sera présenté par M. Jean Moreau, secrétaire d'Etat à l'Air.

Après que le général Corniglion-Molinier, sénateur de la Seine, aura dit les raisons que nous avons d'espérer le prompt rétablissement du prestige de nos ailes, M. Camille Rougeron notera les caractéristiques des appareils français et étrangers qu'on verra au Salon de l'Aéronautique et indiquera quel est selon lui l'avenir de l'aviation militaire.

M. Hymans, président d'Air France, traitera de l'aviation de transport.

Ce numéro contiendra enfin un chapitre inédit des Mémoires de Pierre-H. Clostermann, as de la dernière guerre, et auteur du Grand Cirque. *Cet article sera illustré de dessins en couleurs du peintre Lengellé, dont une aquarelle sera reproduite en couverture.*

Malgré un nombre de pages augmenté ce numéro ne sera vendu que 100 francs.



PARIS-BIRMINGHAM

Un service aérien régulier reliant Paris à Birmingham vient d'être inauguré. A cette occasion une délégation municipale présidée par M. Aldermann A. F. Bradbeer, député et lord-maire de la grande cité britannique, s'est rendue à Paris, où elle a été reçue à l'Hôtel de Ville par M. Pierre de Gaulle, président du conseil municipal. On voit ici M. A. A. F. Bradbeer signant le livre d'or.

EXPOSITION DES PROVINCES ET DE L'UNION FRANÇAISE

Les combattants prisonniers de guerre ont organisé cours Albert-Ier une foire-exposition qui a connu un franc succès. Soixante-dix stands offraient aux visiteurs les produits les plus recherchés de nos provinces à des prix très intéressants. Les associations départementales de prisonniers avaient collecté plus de 1.000 tonnes de marchandises les plus diverses. Une exposition de tapisseries d'Aubusson apportait une note artistique à cette manifestation que M. Bétolaud, ministre des Anciens Combattants, avait inaugurée et que M. Vincent Auriol tint à visiter.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ÉCONOMIE POLITIQUE :

Henry Hazlitt, *l'Economie politique en une leçon*, préface de Charles Rist, traduction de Mme Gaëtan Pirou (Spid, 354 pages). M. Hazlitt se réclame de l'école qui exprime en termes simples des notions difficiles. Il s'élève contre les illusions économiques, qui ont pris tant d'influence qu'elles ont constitué une nouvelle orthodoxie. L'idée fondamentale de son livre c'est que bon nombre de théories qui semblent exactes quand on les envisage sous l'angle d'un secteur isolé et par rapport à leurs effets immédiats deviennent absurdes lorsqu'on les replace dans la somme des intérêts de tous et sous le jour de leurs conséquences lointaines.

Un gamin brise la vitre d'une boulangerie. La foule s'amasse ; quelqu'un se trouve pour dire que ce dégât va faire gagner 50 dollars (l'auteur est Américain) à un vitrier qui, avec cet argent, fera travailler d'autres commerçants. Donc le vaurien qui a cassé la vitre est au fond un bienfaiteur. Seulement, dit M. Hazlitt, c'est oublier qu'avec cet argent le boulanger se serait acheté un costume et que le tailleur, à son tour, aurait remis cette somme en circulation.

C'est donc le type du faux raisonnement. On le retrouve chez ceux qui prônent les avantages des destructions faites par la guerre. Elles donneront, certes, du travail, mais au détriment d'autres sources de production. Il y a simplement déplacement de la demande : la guerre modifie la direction de l'effort humain ; elle ne le développe pas.

Chacun de nous, dit M. Hazlitt, est à la fois producteur, consommateur et contribuable. L'une de ces fonctions lui fait trop souvent oublier les autres.

L'auteur combat tour à tour la superfiscalité, la « superstition du plein emploi, le mirage de l'inflation », etc. « En multipliant les tarifs douaniers, en détruisant les machines et en multipliant les restrictions, le monde sacrifie aujourd'hui à la stupide doctrine de la richesse par la rareté ».

L'AVIATION :

L'Aviation commerciale à travers le monde, avec la collaboration de P. Crochet-Damais, J. de La Pradelle, Henry Mourer et Jean Romeyer (Editions internationales, 168 pages). C'est la mise en œuvre d'une documentation abondante mais disparate, regroupée sous forme de synthèse par continents.

Il semble que les économistes soient plus sensibles que les géographes au caractère dynamique du fait aérien. La notion de « dynamique humaine » a, en effet, modifié les valeurs traditionnelles et l'échelle des continents. Il y a un siècle et demi il fallait vingt-six jours pour aller de Marseille à Trébizonde, trajet qui peut aujourd'hui être couvert en vingt-quatre heures. Il n'y a plus pour le passager aucune préparation de l'esprit aux plus brusques transplantations de climat et de décor ; il tombe du ciel pour se trouver plongé dans un monde inconnu.

Conséquence de cette révolution : l'Europe n'est plus le centre économique du globe ; dans le champ de l'aviation mondiale elle n'est plus qu'une plaque tournante, un carrefour, « le cap où vient se nouer et se dénouer la trame de lignes tissées à tous les coins du globe ! » L'Atlantique s'est substitué à la Méditerranée, qui vit l'essor politique et économique de l'humanité.

« En 1949 l'aviation commerciale préfigure la conception des échanges planétaires qui conditionneront demain l'existence des mondes en présence. »

A l'appui de ces considérations générales, ce livre offre une statistique très complète de la fréquence et du volume des communications aériennes dans le monde.

ALBERT MOUSSET.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

La nouvelle de Francis Carco : *Morsure* (Ferenczi), est à mettre dans la suite directe de *l'Homme traqué*, de *la Rue*, de *l'Ombre* et, en général, de tous les ouvrages qui ont donné à Francis Carco sa notoriété de « romancier du milieu ». Il a renouvelé son sujet aujourd'hui par une étrange psychologie d'une remarquable subtilité. Paul Bourget — qui avait pour Carco une affectueuse admiration — eût aimé cette douloureuse aventure d'un être humain marqué par la « morsure » de la fatalité.

Arrière-saison, le premier roman de Mary Cressac (Editions du Mont-Blanc), est l'histoire de la femme arrivée à la fin de sa jeunesse et qui découvre l'amour. Elle pourrait croire que c'est le bonheur, mais son aventure va détruire un foyer, et c'est peut-être à cause d'elle qu'une jeune fille va mourir. L'ambiance de la guerre et de l'occupation et certaines expériences vécues dans la résistance contribuent pour beaucoup à accroître le tragique de cette œuvre délicate et sincère.

Ce qui cloche dans le monde, de G. K. Chesterton (Gallimard), est un livre assez ancien du célèbre écrivain anglais, puisqu'il date de 1910. Jamais peut-être l'humour de Chesterton n'a brillé plus que dans ce livre où l'auteur d'*un Nommé Jeudi* dit non au monde moderne ; un « non » qui s'attache à démontrer les erreurs commises à chaque instant par ceux qui pensent, qui agissent, qui gouvernent et qui sont convaincus de la justice de leur cause. Ce n'est pourtant pas un livre négatif ni triste, au contraire. Chesterton de son esprit caustique ne démolit tout ce qu'on fait mal que pour suggérer tout ce qu'on pourrait faire avec espérance et bonne humeur.

Eternels Compagnons de route, par Dimitri Merejkowski (Albin Michel), est un recueil d'études sur certains des écrivains les plus célèbres de la littérature russe : Lermontov, Dostoïevski, Gontcharov, Maïkov, Tioutchev, Pouchkine. Ces grands noms de la Russie d'autrefois sont ranimés d'une façon extraordinaire par un essayiste qui excelle à reconnaître à travers les époques qui passent les constantes et la pérennité du génie.

LES CAHIERS DES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

I. *LA NOTION D'HOMME DE BONNE VOLONTÉ.*
II. *L'AMITIÉ.*
III. *OÙ VA LE MONDE ?*
A paraître : IV. *LE CRIME.*
Chaque cahier : 100 fr.
FLAMMARION

LE PRIX ALBERT Ier DE MONACO

Décerné tous les deux ans par l'Académie nationale de médecine, le prix Albert Ier de Monaco a été attribué à l'unanimité à Mme Lapicque pour les travaux qu'elle a effectués sur la chronaxie, en collaboration avec son mari, le professeur Lapicque, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine. C'est la première fois depuis sa fondation, en 1921, que cette importante récompense, d'un montant de 100.000 francs, a été attribuée à une femme.

LES MEILLEURS OUVRIERS DE FRANCE

Interrompue du fait de la guerre, la série des Expositions nationales du travail a été renouée cette année, sous la présidence de M. Vincent Auriol. Une sélection opérée parmi les meilleures œuvres retenues aboutit à désigner trois cents « Meilleurs ouvriers ou ouvrières de France », qui vont recevoir leur diplôme dans l'amphithéâtre de la Sorbonne.

Parmi leurs « chefs-d'œuvre » au sens historique du mot on peut citer ceux des ébénistes, des orfèvres, des forgerons, des couteliers, des photographes, des bottiers, des souffleurs de verre, etc.

Tandis que les tailleurs se distinguaient sur un modèle d'habit, les couturières entrées en loge ont réalisé en quarante-cinq heures deux croquis et un modèle unique de robe où la seule recherche permise résidait dans l'encolure et le décolleté. Deux jeunes modistes ont également acquis le titre de « Meilleures ouvrières de France ». Elles disposaient de huit heures pour exécuter un croquis et un feutre, et ces « logistes » ont réussi de petits chefs-d'œuvre de technique et de goût qui furent primés à l'unanimité.

LES NOUVEAUX TAXIS PARISIENS

Depuis quelques semaines les rues de Paris sont sillonnées chaque jour par un nombre toujours croissant de voitures nouvellement sorties des usines. Confirmant cette preuve tangible de la renaissance de l'industrie française de l'automobile, qui vient de se traduire pratiquement par la mise en vente libre des véhicules de tourisme, une compagnie parisienne met en service de nouvelles voitures de place dotées d'un moteur de 6 CV. La carrosserie, à cabine avancée, est munie à l'arrière d'un toit ouvrant. Ces nouvelles voitures, très spacieuses, peuvent contenir trois personnes sur la banquette arrière et sont munies en outre de deux strapontins et d'un coffre à bagages.

Guy Krohg : « l'Enfant au pigeon ».

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Précédant Maurice Utrillo, Quizet a peint des paysages parisiens avec ce charme et cette poésie qui confèrent à son exposition, actuellement à la Galerie Bernheim Jeune, un éclat tout particulier. Comme Utrillo, Quizet a aimé errer à travers les vieilles rues pittoresques de Paris ou de sa banlieue, évoquant tantôt le taudis, tantôt la petite maison ouvrière ou bourgeoise ou bien les modestes devantures des commerçants, ou enfin certains monuments. Et Quizet réalise l'atmosphère et l'ambiance de ces quartiers : l'artiste joint donc à ses compositions plastiques une grande part d'éléments psychologiques. Utrillo, comme l'a montré M. Roland Dorgelès dans son livre intitulé *Bouquets de bohème*, a une poésie fantasque : il évoque généralement les quartiers chers aux artistes, aux bohèmes.

Quizet, par contre, choisit des sites plus « bourgeois » ou plus « commerçants » : mais il atteint aussi à une poésie sincère. Sa technique large n'enlève rien à sa précision des détails ; ses contours accusés, ses tonalités, choisies dans les harmonies sobres, contribuent pour une large part à cet effet suggestif qui apparaît dans son œuvre.

La Galerie Lucy Krohg présente sept peintres de Norvège. L'ensemble est varié, et l'on découvre un attrait chez chacun de ces peintres nordiques. Herman Bendixen possède un style puissant et des couleurs chaudes, et ses peintures s'opposent aux gravures sur bois de Tidemand Johannessen, dont les harmonies raffinées et pâles évoquent les estampes de l'Extrême-Orient, mais dans lesquelles apparaît toutefois une poésie bien nordique. Les marines de Brunsvik sont des symphonies bleues, et Olaf Christiansen pratique les tons de vitraux, Tore Heramb s'adonne au cubisme ; Weiglin reste davantage de son pays ; enfin Guy Krohg apparaît comme le plus doué dans sa diversité : son décor pour une école montre sa personnalité, ainsi que ses portraits, tel cet *Enfant au pigeon*, si intense dans son expression. Guy Krohg illustre en outre des livres de poèmes norvégiens et exécute des émaux dont l'intérêt plastique et poétique est certain.

Voici encore des *Vues de Paris* exécutées par Chabor. C'est une vision originale et nouvelle d'un Paris dont les monuments revêtent parfois des proportions de jouets. Chabor est une femme peintre dont les dons avaient déjà semblé évidents au grand Bourdelle, qui l'encouragea ; Edouard Vuillard s'intéressa aussi à l'artiste. Elle possède une sensibilité sincère, et sa technique, parfois synthétique et par cernes sombres, donne un caractère très accusé à sa peinture.

Ce sont tous les principaux monuments de Paris, de l'Opéra au Sacré-Cœur, des Invalides au Luxembourg, en passant par la place de la Concorde et les quais, bien entendu. L'originalité du talent de Chabor en fait une artiste digne d'intérêt. (Galerie de l'Elysée.)

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

COURRIER THÉATRAL

Sous les auspices de M. Antonio Ferro, secrétaire d'Etat à la Propagande du Portugal, un public choisi a été convié à entendre M^lle^ Amalia Rodriguez au Studio des Champs-Elysées. Cette jeune et gracieuse artiste est, de l'aveu de tous ses compatriotes, la plus grande chanteuse de *fados* qui se soit manifestée à Lisbonne depuis un siècle.

Le disque a déjà popularisé quelques-uns de ces *fados*, qui constituent de vraies élégies chantées et appartiennent spécifiquement à la sentimentalité portugaise par leur mélange de passion, de nostalgie et de fatalisme. M^lle^ Amalia Rodriguez les a portés à une puissance d'expression qui ne semble pas pouvoir être dépassée. Toute droite dans sa robe noire entre ses deux guitaristes, le visage mobile et sensible, elle use avec un art consommé d'une des voix les plus déchirantes que nous ayons entendues.

Y. G.

ANNIVERSAIRE MUSICAL

Avril 1749 : première exécution de la *Musique pour le feu d'artifice du roi*, de Hændel. Avril 1949 : à Chaillot, reprise de la *Fireworks Music* et de *Water Music* par l'orchestre des étudiants de Paris (et harmonies des associations symphoniques, organisation Chaîne française des concerts) sous la direction de Jean Mac Nab.

Fireworks Music, d'une richesse sonore un peu martelée, toujours farouche. Cela claque de tous côtés comme éclats de soleil. Eblouissant de vitalité. Le rythme est décisif, toute joie ici est un cri de certitude.

Water Music : tout un jeu de contrastes au long des grave, des andante, des menuets. Des dialogues purs cuivres et cordes. Une tendresse de jeunes, très entière, un peu farouche, avec ce visage de volonté. Mac Nab conduit avec fermeté, audace. Il sait l'ampleur, la précision. Le sens de l' « appuyé » en profondeur. Une nature forte. Tous ces jeunes se donnent de toutes leurs ferveurs (ce qui crée parfois un manque de plans et de recul). Ils aiment comme des sauvages prêts à forcer toutes les portes.

MARTINE CADIEU.

MÉDECINS, MALADES, MALADES

Traitements de la tuberculose

La tuberculose est, avec le cancer, la maladie qui a suscité le plus d'essais thérapeutiques, le plus de déceptions aussi. Les charlatans s'en sont emparés, et avec quelle imprudence ! Combien de médicaments fantômes ont-ils proposés ! Rien qu'en France il faudrait en citer des milliers, et plus ou moins récemment encore telles pilules ou telle solution... Remèdes anodins ? Non. Car s'ils n'aggravent pas toujours l'état des plus grands malades, ils font perdre aux autres un temps précieux. Plus grave encore était ce régime avalisé par un professeur (?) qui, en réaction contre quelques excès — facilement évitables — des régimes trop riches, n'offrait qu'une nourriture débilitante, source de consomption à elle seule. Tout le talent de Van der Meersch ne nous a pas persuadé du contraire. S'il n'avait commis tant de grosses erreurs, il serait resté dans son droit d'écrivain en peignant des médecins faibles ou coupables. Il ne relevait que de la critique littéraire. Il eut grand tort de prendre la suite de médecins très médiocres en vérité.

Pourtant, depuis Laënnec, le traitement de la tuberculose a été marqué d'étapes brillantes même s'il ne faut rappeler que pour mémoire les sels d'or, qui ont échoué, ou le vaccin de Friedmann (dont on n'est pas sûr actuellement de posséder une souche authentique), il faut au moins citer le sérum de Jounet et son allergine. Le vaccin de Vaudremer depuis longtemps donne des résultats importants dans les tuberculoses cutanées et tout récemment la vitamine D a transformé le pronostic du lupus tuberculeux. Mais surtout la cure hygiéno-diététique et la cure climatique, l'isolement des nouveau-nés issus de parents tuberculeux, le pneumothorax inventé par l'Italien Forlanini, dont on célèbre actuellement le centenaire, la chirurgie du thorax appliquée à la tuberculose ont fait apparaître un bilan positif dans lequel la contagion est limitée, l'évolution prolongée et souvent la guérison obtenue.

Nous verrons avec le vaccin de Calmette et Guérin et avec les médicaments les plus récents quelles possibilités extraordinaires offre l'avenir.

LES MEILLEURS DISQUES

Les discophiles mozartiens vont se réjouir : deux œuvres particulièrement intéressantes viennent de paraître à leur intention.

Tout d'abord le *Quintette en* mi *majeur* pour cor, violon, deux altos et violoncelle (K. 407) dont Decca vient d'importer la matrice anglaise. L'œuvre comporte trois mouvements : deux allégros pimpants encadrant un bel andante. La chaude sonorité du cor (Denis Brain) s'allie à merveille avec celle des cordes et l'ensemble instrumental anglais est excellent.

Deuxième œuvre : le *Quintette en* mi *bémol majeur* pour piano et instruments à vent (hautbois, clarinette, cor et basson) (Classic) ; ces derniers, sous la direction de F. Oubradous, dialoguent avec le piano tenu par Yvette Grimaud. Le style de cette dernière est bon, mais son jeu semble un peu timide. Peut-être faut-il incriminer sa position par rapport au micro ? L'œuvre date de 1754 et Mozart écrivait à son père que c'était la plus belle œuvre qu'il ait jamais composée.

Rappelons, par la même occasion, la parution relativement récente du magnifique *Concerto pour piano n° 25, en* ut *majeur* de Mozart avec Edwin Fisher au piano et le Philarmonia orchestra (Voix de son Maître).

Musique ancienne. Signalons particulièrement un deuxième album de madrigaux de Monteverdi (quatre disques, collection Discophiles français) par la chorale M. Couraud où figure le célèbre *Lacrima d'Amante*. Le génie de Monteverdi et son audace harmonique, en avance de deux siècles, étonneront l'auditeur de ces admirables pièces de polyphonie vocale.

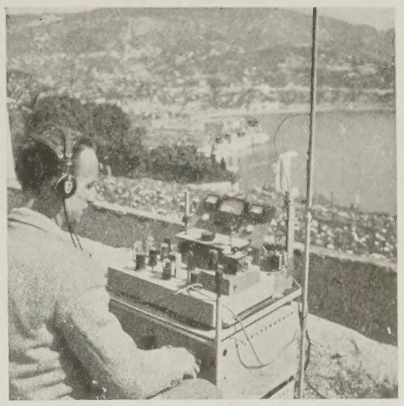
Musique moderne. Nous recommandons un magnifique disque d'œuvres de Poulenc où Gérard Souzay, baryton, interprète *le Bestiaire* et *la Grenouillère* (poèmes d'Apollinaire) et *Reine des mouettes* (poème de Louise de Vilmorin). Boîte à Musique.

La maison Polydor procède actuellement au repressage de diverses éditions anciennes intéressantes : *le Ballet de Chout*, de Prokofieff (Orchestre Lamoureux, direction Wolf), la *Sonate op. 109* de Beethoven, une des grandes œuvres finales du maître par le célèbre pianiste Kempf, et les *Inventions* de Bach, par Borowski au piano.

Bien que ces divers enregistrements, qui datent d'avant guerre n'aient pas la perfection technique des enregistrements actuels, l'intérêt des œuvres et des interprétations légitime de les signaler ici.

Dans le genre musique légère, un potpourri de *Valses et Airs de Paris* d'entre les deux guerres par l'Orchestre Legrand (Decca). Deux boléros à la mode : *Angelito Negros, Somos differentes* (Voix de son Maître) avec l'Orchestre Rico's Creole Band.

GEORGES SAREVAL.



LE CINÉMA PAR RADIO

Un groupe d'ingénieurs vient de mettre au point à Nice un nouveau procédé qui peut être amené à un certain retentissement dans l'industrie du cinéma. Grâce à cette invention, en effet, la transmission du son qui accompagne les prises de vue d'un film peut se faire depuis le plateau jusqu'au camion de sonorisation, par radio, sans nécessiter l'utilisation du moindre câble, et cela dans un rayon de 7 kilomètres. Ce procédé consiste dans l'emploi, sur les lieux de la prise de vue, d'un pupitre émetteur-récepteur qui enregistre le son et le transmet en direction du camion de sonorisation. La suppression totale de l'installation des câbles, qui grève lourdement les budgets des producteurs de cinéma, permettra des économies substantielles.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

N'est-elle pas jolie, cette pensée de créer, sous le titre : « Clarté dans la nuit », une rubrique destinée à mettre en lumière les œuvres composées, interprétées par des musiciens aveugles ? Des pages de Jean Courtin, qui a déjà obtenu de nombreux prix, ont été diffusées dans ces conditions, chantées à merveille par M^me^ Geneviève Aurel. Nous accusons une prédilection pour *Infortune* et aussi pour un prélude destiné au piano seul, intitulé *Jardins endormis*. Avec une chaleur communicative par les ondes M. Jacques Mamay anime ainsi, commente, précise, crée un lien mondial entre tous ceux que la souffrance, au lieu d'amoindrir, exalte, et dont l'effort permet de prendre place parmi l'élite. Bientôt les chœurs de l'Institution nationale des aveugles se feront apprécier, puis l'on écoutera des partitions de Langlais et de Litaize.

Il est joli aussi le jeu qui consiste pour les auditeurs à reconnaître une chanson d'après une phrase gracieusement détaillée par un seul instrument, et il élève insensiblement le niveau de la culture intellectuelle. D'ailleurs la musique prend une place nouvelle qui grandit journellement dans toutes nos émissions. Celle consacrée aux problèmes des mots croisés a bien souvent recours à une amusante méthode. Pour faire trouver « hautbois », par exemple, quelques notes tintent, jouées sur cet instrument. C'est parfait, mais les amateurs de ce jeu qui sont musiciens de profession ne sont-ils pas trop favorisés ?

W.-L. LANDOWSKI.

LES SPECTACLES

ATELIER - ANDRÉ BARSACQ
LE PAIN DUR
de Paul Claudel
avec Pierre RENOIR, G. MONTERO, Jany HOLT, Jean SERVAIS, Paul ŒTTLY

M. HERRAND **MATHURINS** J. MARCHAT
LE ROI EST MORT...
de Louis DUCREUX
Location ouverte

ATHÉNÉE
THÉATRE LOUIS-JOUVET
KNOCK
avec
LOUIS JOUVET
irrévocablement dernière 30 avril

depuis 1928
la boîte à musique
133, boul. Raspail, PARIS-LIT 16-12
par son choix en disques de toutes marques, par sa documentation et ses conseils, s'est affirmée comme
le disquaire de l'élite.
les meilleurs électrophones, expertises et constitutions de discothèques, expéditions en province et aux colonies.

LA DANSE

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
du 3 au 9 mai - 7 représentations du
GRAND BALLET DE MONTE-CARLO
Compagnie du marquis de Cuevas
7 CRÉATIONS POUR PARIS

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

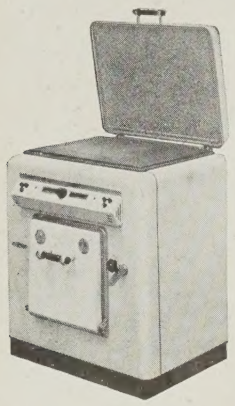
FOIRE DE LYON

ON PEUT ENFIN METTRE LA CHALEUR EN CONSERVE

On a fort remarqué, au dernier Salon des Arts ménagers, la super-cuisinière Othermo à accumulation électrique. Son coffre émaillé blanc attirait d'abord les regards par son élégance racée. Et une foule de visiteurs alléchés s'attardaient devant cet ensemble culinaire d'une conception inédite, répondant à tous les besoins modernes.

Il faut sans doute rechercher la cause de ce succès dans les nombreux avantages offerts par cet appareil vraiment révolutionnaire.

La super-cuisinière Othermo se



branche sur le courant lumière comme *un fer à repasser*.

Les réseaux de distribution, saturés, refusant d'accorder les branchements « force », la ménagère peut donc quand même bénéficier des immenses avantages de la cuisine électrique tout en réalisant une appréciable *économie de consommation*.

Le bloc spécial d'accumulation Othermo emmagasine l'énergie sous forme de chaleur et la restitue au moment de l'emploi sans que la puissance instantanée nécessaire dépasse jamais les 1.000 watts admis par les réseaux sur toutes les installations existantes.

La chaleur fournie par ce bloc suffit à la majeure partie des besoins culinaires, mais l'usager dispose en outre de résistances d'appoint qui fournissent le complément nécessaire à certaines cuissons.

Toujours prête à fonctionner, la super-cuisinière Othermo se rit des coupures et *met de la chaleur en conserve* au service de la maîtresse de maison.

Grâce à sa conception entièrement nouvelle elle offre à la ménagère *trois appareils pour la consommation d'un seul*. Elle comprend en effet :

— Une plaque de chauffe universelle à température réglable, acceptant jusqu'à six casseroles ;

— Un four spacieux (32 × 30 × 47 centimètres) se maintenant automatiquement à 65-70 degrés, mais pouvant être porté jusqu'à 300 degrés. Ce four comporte un grill, une lèchefrite, une plaque à pâtisserie, un ramasse-sauce. Il peut, de plus, être utilisé en marmite norvégienne, en chauffe-plats et en étuve ;

— Enfin, un chauffe-eau de 45 litres distribuant sous pression de l'eau chaude à 75 degrés dans toute la cuisine.

L'ensemble de l'installation est commandé par un tableau de réglage breveté dont les voyants lumineux signalent le fonctionnement et le degré d'alimentation des éléments en service.

Conçue, étudiée et fabriquée en France, la cuisinière Othermo présente un ensemble d'éléments inédits et universellement appréciés. Perfection en matière culinaire, facilité d'emploi, sobriété et élégance des lignes, installation sans difficulté, économie, c'est le dernier mot du progrès. C'est la cuisinière de l'avenir.

Des facilités de paiement (échelonnement sur plusieurs mois) peuvent être accordées. Tous renseignements et brochures sont envoyés gracieusement sur demande adressée à :

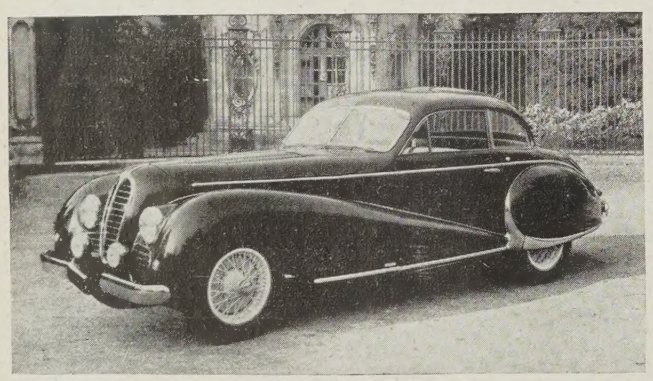
La Compagnie Française Othermo, 52, Champs-Élysées, Paris.

Foire de Lyon : Groupe 9, Stand 4, Bâtiment 12.

Agent régional : M. Humbert, 3, rue Émile-Zola, Lyon.

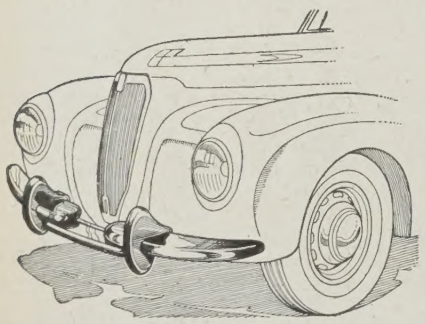
Revendeurs : Lyon-Record, 8, rue Gasparin, Lyon ; Radio-Hall, 39, rue Michelet, Saint-Étienne ; Garabiol, 6, cours Berriat, Grenoble.

UNE SPLENDIDE RÉALISATION



Ce coach de ligne harmonieuse carrossé par Antem, sur châssis Delahaye, est une solution heureuse de la carrosserie sport-grand tourisme, aménagement luxe. Antem, 45, rue Victor-Hugo, Courbevoie (Seine).

LE PARE-CHOCS « 49 » SPEED



Coulé en alliage léger à haute résistance, le pare-chocs « 49 » Speed réunit toutes les qualités d'élégance et de solidité et donne une ligne nouvelle à la voiture.

Il est inoxydable et conserve son poli malgré les intempéries.

Sa longueur, réglable à volonté, lui permet de s'adapter sur tous les types de voitures.

Sa grande surface de protection et les éléments interchangeables dont il est composé le feront apprécier de tous les automobilistes.

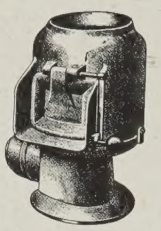
Le pare-chocs « 49 » vient s'ajouter aux autres accessoires de l'équipement de luxe Speed :

— Les roues Speed en alliage spécial à haute résistance ;

— La malle arrière, qui double le volume du coffre.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

ÉCONOMIE !...



L'éplucheuse ménagère Sama économise temps, fatigue, légumes !

L'éplucheuse ménagère Sama transforme la vie de la ménagère et s'amortit rapidement.

Renseignements sans engagements : Sama, Montluçon (Allier). Foire de Lyon, Groupe 38, Stand 101.

C'est au printemps

que l'oiseau fait son nid !

... Préparez-vous un home douillet, dès à présent, pour l'hiver prochain. Faites installer des joints métalliques. Benoit sur vos fenêtres et portes. En supprimant les déperditions de chaleur, les joints Benoit éliminent les courants d'air, les infiltrations de vent, de pluie, le bruit et les poussières.

Par un gain important de chaleur (4° à 6°) vous réalisez une économie de chauffage d'environ 35 %. Les joints métalliques Benoit, invisibles, inoxydables, sont garantis dix ans.

En passant votre commande tout de suite vous aurez la certitude d'être servi en temps voulu; le travail sur bois sec est d'ailleurs préférable.

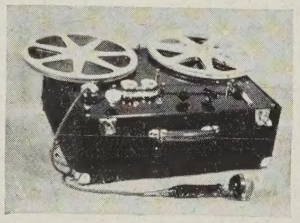
Références et documentation n° 46 sur simple demande aux Ets E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (9e). PRO. 27-09.

Représentants pour l'Afrique du Nord : Alger : M. Heiles, Les Brises, Pointes Pescade. Tunis : Ce1 de Guérin du Cayla, 45, avenue Jules-Ferry.

L'ENREGISTREMENT MAGNÉTIQUE AU BUREAU

Chacun connaît les avantages innombrables du procédé le plus moderne d'enregistrement et de reproduction des sons.

Grâce à Oliphone, il trouve maintenant en France son application chaque jour plus répandue dans les bureaux des entreprises. L'appareil que nous



reproduisons ci-dessus est le Sténophone, appareil de bureau pour la dictée du courrier et l'enregistrement des conférences. Plus de disques ou de cylindres à changer ou à racler pour un nouvel emploi, plus d'aiguilles ni de saphir ; une seule bande magnétique de 1.000 mètres assurant quarante-cinq minutes d'utilisation ininterrompue et qui ressert indéfiniment puisqu'elle s'efface automatiquement avant un nouvel enregistrement.

Quelle facilité de maniement et quelle économie de temps !

Notice IL à Opelem, 88, avenue Kléber, Paris.

INVENTEURS

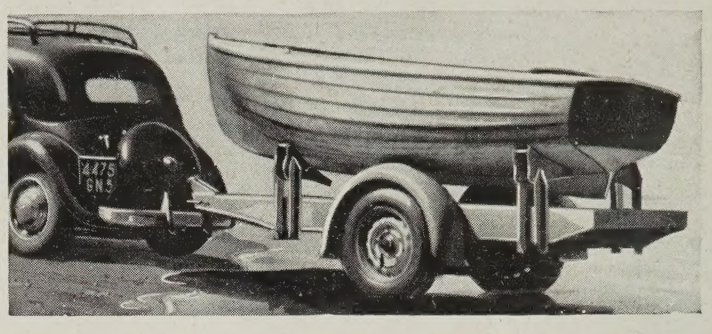
Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

ADOPTEZ L'ÉQUIPEMENT DE QUALITÉ O. L. D.

... qui s'adapte à toutes les automobiles et permet de transporter, sans encombrer la voiture, paquets, colis, valises, bicyclettes, bateaux, etc.

Les remorques métalliques, spéciales pour bateaux, sont étudiées pour le transport de tous les genres d'embarcations, à moteurs ou voiliers. Elles sont



à berceaux réglables pouvant s'adapter à des bateaux différents ou à berceaux fixes. Ceux-ci sont garnis de coussinets de cuir. Le châssis, muni d'un caisson métallique, peut recevoir les accessoires. Attelage à la cardan. Trois modèles : 400, 800 et 1.200 kilos (équipés de pneus et d'un serre-frein).

Les porte-bagages arrière, de plusieurs types : standard, luxe, américain ;

Les galeries de toit amovibles ou fixes, les galeries de luxe, en acier inoxydable ou en alliage léger, réglables en largeur.

Les remorques-fourgons, métalliques, surbaissées. Trois types : 400, 500 et 600 kilos de charge utile ;

Les pare-chocs de luxe et les marchepieds O. L. D. pour enjoliver la voiture.

O. Lecanu-Deschamps, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 01-29.

UN COFFRE-FORT RECONNU OFFICIELLEMENT INVIOLABLE

La technique du cambriolage se moderniser et les cambrioleurs auraient tôt fait de mettre à mal aujourd'hui les coffres-forts de nos grands-pères.

Mais les fabricants de coffres-forts savent toujours les devancer dans cette lutte de la cuirasse contre l'obus (en l'espèce le chalumeau ou l'outil mécanique). Témoin le coffre-fort Bauche de modèle courant qui a été soumis à une expérience de percement organisée par les P. T. T. au Conservatoire des Arts et Métiers. Tous les moyens les plus efficaces d'effraction ont été mis en œuvre, y compris le chalumeau oxyacétylénique. En vain! Le coffre-fort Bauche, après avoir résisté victorieusement à ces épreuves, a été officiellement déclaré inviolable et a été adopté par l'administration des P. T. T.

Ce modèle est visible dans l'une des succursales de la Société. Sa photographie est reproduite sur le catalogue qui vous sera envoyé sur demande par les coffres-forts Bauche, 93, rue de Richelieu, Paris (2e). Tél. RIC. 51-66.

VACANCES SUR L'EAU...

... en kayak, un kayak pliant Jean Chauveau, que vous emporterez comme un bagage, en train ou en auto.

Chez le même spécialiste : voiles, chariots, sacs, sandales, etc., et le sac à dos Tyroval, qui s'ouvre comme une valise et se porte à la main ou sur le dos.

Jean Chauveau, constructeur, mercredi de 9 h. à 18 heures, 13, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris (17e). ÉTO. 55-44, Atelier à Saint-Cloud.

La Revue mensuelle « L'AUTOMOBILE »

... organise un grand concours doté de 250.000 francs de prix :

Qui sera champion de France 1949 ?

Le numéro spécial *Courses* publie la liste des concurrents avec leur palmarès.

« L'Automobile », poursuivant la réalisation de ses numéros spéciaux, fait paraître à l'occasion du XVIIIe Salon International de l'Aéronautique un numéro contenant une matière diverse et illustrée traitée par des personnalités civiles et militaires du monde de l'aviation et des journalistes qualifiés.

Tous les sports mécaniques y ont leur place avec les événements du mois les concernant.

« L'Automobile », 6, rue de Milan, Paris (9e).

VOTRE VOITURE VAUT UNE FORTUNE

L'extincteur O. B. à poinçon découpeur permet l'ouverture de l'appareil comme celle d'une simple boîte de conserves, ce qui le rend infuyable et permet l'arrêt de fonctionnement à volonté.

Notice gratuite sur demande, Extincteur O. B., 66, route de la Reine, Boulogne-sur-Seine. MOL. 47-77.

Seul

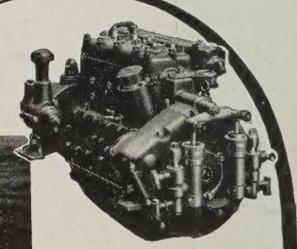
Extincteur O. B.

vous la sauvera.

la pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : augmentation de vitesse à puissance égale. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PHILATÉLIE

NOUVELLES ÉMISSIONS

Depuis le début de l'année un certain nombre de timbres de bienfaisance à surtaxe ont été mis en circulation dans les différents Etats de la zone française d'occupation outre-Rhin.

Le 11 février paraissaient au *Wurtemberg* deux vignettes de 10+4 et 20+6 pf., à l'occasion des concours de ski à Isny. Les deux types ont été imprimés à Berlin sur le papier filigrané « croix et cercles » qui avait été utilisé autrefois pour les timbres de service du Wurtemberg.

Le 25 février était émise la série « Croix-Rouge », aux armes de l'Etat. Elle comprend quatre valeurs, 10+20, 20+40, 30 + 60, 40 + 80, et un *bloc* (vendu 3 DM 50) qui réunit ces quatre vignettes.

Des séries et des blocs analogues ont été mis en vente par les postes du *Palatinat rhénan* et de *Bade*, ayant pour sujet les armes de ces deux Etats. Les blocs ont un tirage de 150.000 pièces.

Enfin l'Etat de Bade a émis une série et un bloc destinés à favoriser la reconstruction de la cathédrale de Fribourg. Quatre sujets différents pour les 4+16, 10+20, 20+30 et 30+50 pf. Le bloc est dentelé (tirage 170.000) ou non (30.000).

En Italie on prévoit l'émission de séries ou de vignettes pour la *Biennale* de Venise et le 75e *anniversaire* de l'Union postale universelle.

A *Saint-Marin* une série « définitive » d'usage courant a vu le jour au mois de janvier. Elle comprend quatorze valeurs, illustrées de six paysages différents.

Enfin au Vatican une nouvelle série courante a été émise. Elle est composée de dix timbres : les 1 à 40 lires représentent des basiliques romaines, et le 100 lires, une effigie du pape Pie XII. Deux valeurs pour les lettres par exprès complètent l'ensemble.

Deux valeurs de poste aérienne ont été mises en circulation : 250 et 500 lires : « Tobie et l'Ange ». — J. BELLAY.

AVIS FINANCIER

CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

L'assemblée générale du 12 avril a approuvé les comptes de l'exercice 1948, qui se soldent par un bénéfice net de 98.693.000 francs.

Le dividende, fixé à 100 francs net par action, sera payable à partir du 25 avril.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÉVENNES

LAMALOU-LES-BAINS (Hérault-Cévennes)
15 avril - 1er novembre
SYSTÈME NERVEUX-RHUMATISMES
HYPERTENSION-ANÉMIES
(Cure climatique et de repos)
CENTRE DE TOURISME
Casinos-Théâtre - Fêtes et Sports
Renseignements : Syndicat d'Initiative - Tél. 42

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, le 7 mai 1949, à 14 heures.

PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE à usage
184 bis, BOULEVARD DE CRÉTEIL, à
ST-MAUR-DES-FOSSES
MISE à PRIX : 6 MILLIONS de francs.
Obligation reprise matériel en sus.
S'adresser à Me CHEVROT, avoué, 8, rue Tronchet, et à Me GARNIER, syndic, 3, rue Furstenberg, à Paris.

A V., 6 km. LAVAL, près bourg et gde route,
TRÈS JOLI CHATEAU libre
exc. état, tout confort. Beau site. Av. BONS BATIMENTS D'EXPLOITATION, potagers, parc, prés, vergers, 12 ha 50 a. MM. Braün, 10, place de la Bourse, Paris, et Houdiard, r. Crossardière, LAVAL.

Étude de Me FILATRE, notaire à GORRON (Mayenne). A vend. en Hte-Mayenne, bordure Normandie,
TRÈS BEAU CHATEAU ANCIEN
Joli site. Confort. Bon état. BONS BATIMENTS D'EXPLOITATION. HERBAGES de 1re QUALITÉ. Douves. Parc. Potager. Étang. Sup. : 20 à 50 ha libres seul tenant. S'ad. à M. HOUDIARD expert, rue Crossardière, LAVAL, ou au notaire.

ADJUDICATION le 30 avril 1949, à 15 h., par Me DUBUT, notaire à NOYON (Oise), de la FERME des LOGES, à Lagny, près Noyon, 48 ha d'un seul tenant. Bail finit le 11 nov. 1950 à 165 qx nets. S'ad. au notaire. Tél. 137.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

DEAUVILLE très jolie villa pl.-pied, parf. état,
FEAU très confortable, 8 p., meublée. 132, Haussmann. LAB. 69-34.

Les bons foies gras "CHAMPION"
Le fabricant Spécialiste
Références dans le monde entier
30 % MOINS CHER
Expéditions Directes France
NOS COLIS RÉCLAME
2.000 — 3.000 — 5.000 Frs
8 Boites Echantillon Franco 1.200 frs
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C. C. P. LIMOGES 295-70
TARIF D FRANCO SUR DEMANDE

PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LES PLANTATIONS DE PRINTEMPS AU JARDIN
L'Etablissement Horticole LÉON PIN à SAINT-GENIS-LAVAL (Rhône), vous offre ses Colis-Réclames

Chrysanthème à grosses fleurs

Composés avec le plus grand soin, ces colis constituent une véritable sélection de végétaux de premier choix, dans les meilleures variétés.
Leur préparation en très grande série permet de les offrir à un prix particulièrement avantageux.
L'époque actuelle convient à leur plantation.

Chrysantèmes d'automne à grosses fleurs doubles
Les Chrysanthèmes que nous offrons sont des plants de tout premier choix, rustiques et bien acclimatés, prêts à planter.
Ils conviennent tout particulièrement pour la culture à la grande fleur, et permettent d'obtenir des spécimens en tous points comparables à ceux vendus par les fleuristes à l'automne.
Une notice donnant tous les renseignements pour réussir cette culture attrayante est jointe gratuitement à chaque colis.
Notre emballage spécial, à circulation d'air, nous permet de garantir la bonne arrivée en toutes régions de France ou d'Afrique du Nord.
Colis A : 10 CHRYSANTHEMES de tous coloris, franco par poste ..... 375 fr.
Colis B : 20 CHRYSANTHEMES de tous coloris, franco par poste ..... 680 fr.

Dahlia moderne

Dahlias modernes à très grandes fleurs
Nos colis comprennent les plus récentes variétés, à fleurs géantes et d'une tenue parfaite, choisis parmi les plus beaux coloris connus.
Ils font l'admiration des Amateurs et nous recevons chaque année de très nombreuses lettres de satisfaction de nos Clients.
Colis A : 6 variétés différentes, franco par poste ..... 420 fr.
Colis B : 12 variétés différentes, franco par poste ..... 780 fr.
Colis C : 25 variétés différentes, franco par poste ..... 1.350 fr.
Colis D : Les « Dix plus Beaux Dahlias », composé uniquement de nouveautés de grand mérite, ayant obtenu les plus hautes récompenses aux expositions, soigneusement étiquetés, franco par poste ..... 1.200 fr.

Canna à fleur d'Orchidée

Ognons à fleurs d'été
Ce colis comprend : 20 GLAIEULS Hybrides nouveaux variés, 10 MONTBRETIAS Orangés à floraison continuelle, 1 CANNA à fleurs d'Orchidées, 1 GLOXINIA Erecta à fleurs tubuleuses mouchetées (plante rare).
le colis franco par poste ..... 525 fr.
Nos notices illustrées de culture sur Chrysanthèmes, Dahlias, Ognons à Fleurs, ainsi que notre Catalogue-Album contenant des reproductions en couleurs naturelles de fleurs, sont joints gratuitement sur demande aux colis.
Prime : aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons une prime gratuite pour faire bénéficier nos Clients de l'économie réalisée sur l'emballage.
Paiement : par mandat-poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus 45 francs minimum).
Afrique du Nord, Corse : ces colis peuvent être fournis aux mêmes conditions. Nous les expédions uniquement par avion, ce qui nous permet de garantir leur arrivée en parfait état, aussi bien que pour la Métropole. — Ajouter 300 francs par colis pour les frais d'avion.

Etablissement Horticole LÉON PIN
Saint-Genis-Laval près Lyon (Rhône-France)
63

L'avant-garde DE LA TECHNIQUE
DU 7 AU 17 MAI
A
LA FOIRE DE
BALE
Pour facilités de voyage et accueil: Légation, Consulats, Of. Tour. Suisses Ch. C. Suisse, 16 av. Opéra, OPE 15-80

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

DE PLUS EN PLUS FORT ! OU "FAUST" PAS S'EN FAIRE !... par CAMI.

Décidément le ridicule
Ne peut plus tuer. A son tour
Un seigneur de la pellicule
Vient de le prouver sans détour.
Il annonce qu'il remanie
Faust, de Gœthe, qui, d'après lui,
N'est pas une œuvre de génie
Digne du ciné d'aujourd'hui.

Il déclare, grave et superbe,
Qu'il va retoucher *Faust* afin
Que ce petit chef-d'œuvre en herbe
Devienne un vrai chef-d'œuvre enfin !
Il va donner le coup de pouce,
Rendre plus clair le *Faust* d'antan.
Sans pudeur aujourd'hui Tom Pouce
Corrige l'œuvre d'un titan !

A mon tour j'ose me permettre,
Après cet éminent cerveau,
Mes chers lecteurs, de vous soumettre
Sur ce vieux drame un film nouveau :
Devenu père de famille
Faust, son pacte ancien regrettant,
Regarde ses garçons et filles
Jouer avec tonton Satan...

« Demandez, dit Faust à ses gosses,
« A tonton — des trucs, il en sait ! —
« Pour vous en payer une bosse,
« Qu'il se change en Petit Poucet. »
Alors Satan sans méfiance
Se fait moins grand qu'un coquetier.
Soudain Faust le saisit et lance
Le diable dans un bénitier !

Satan se débat, se contracte
Dans l'eau bénite, et Faust alors
Lui dit : « Résilions le pacte
» Et du bénitier je te sors ! »
Satan prend le pacte et l'annule
Et, vaincu dans ses noirs desseins,
Sort enfin de l'eau qui le brûle,
Envoyant Faust à tous les saints !

PHOTO DRAEGER

PUBL. SACHA

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.